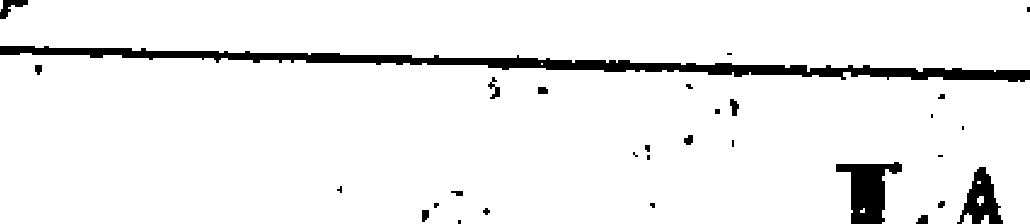


La lingère , par Alphonse Signol [et Stanislas Macaire]










LA LINGÈRE,

PAR

ALPHONSE SIGNOL.

TOME QUATRIÈME.

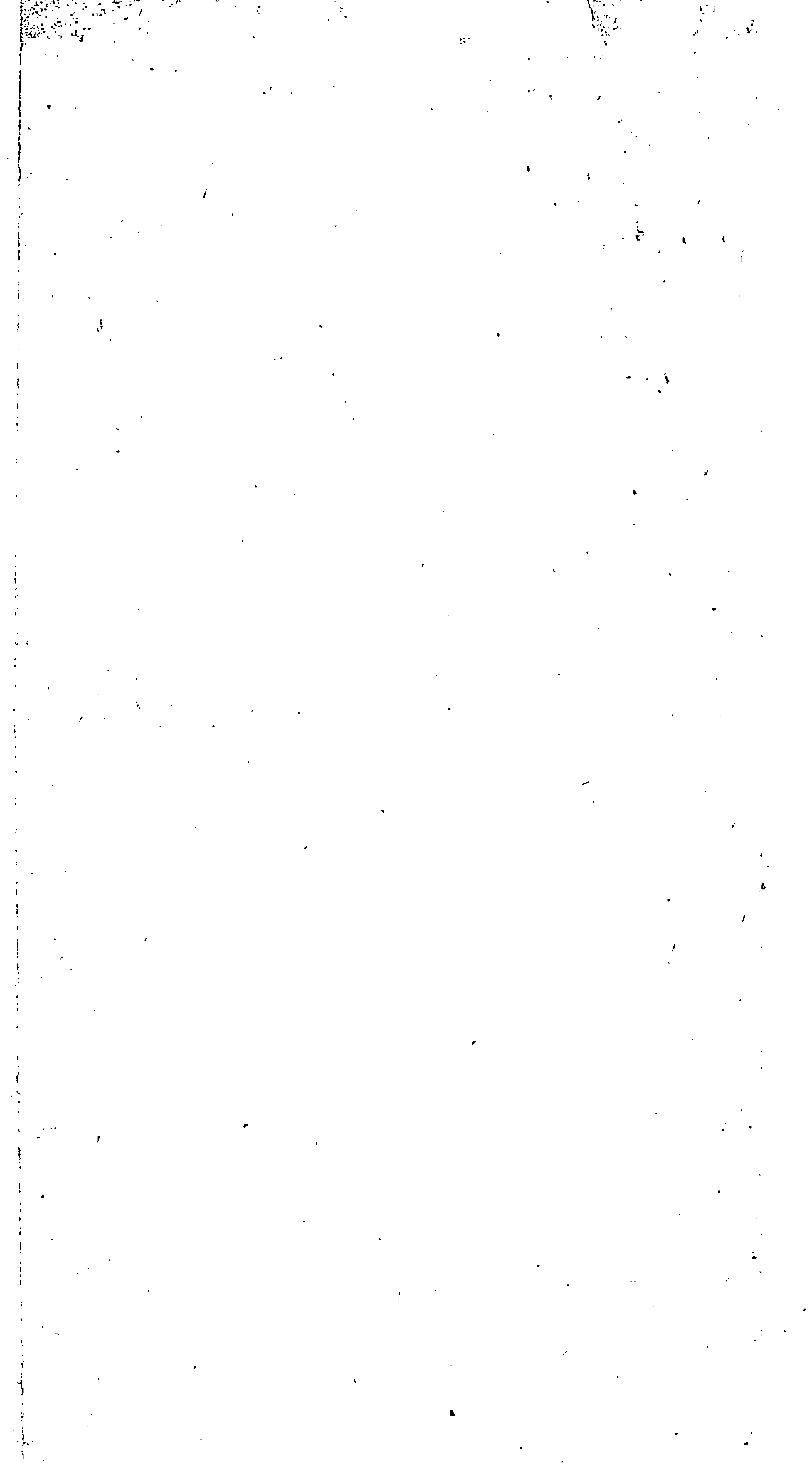


PARIS.-JULES LEFEBVRE ET COMPAGNIE,

Rue des Grands-Augustins, n. 18.

1830.



LA LINGÈRE.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
rue des Jeûneurs, n° 14.

LA LINGÈRE.

PAR

ALPHONSE SIGNOL.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

JULES LEFEBVRE ET COMPAGNIE,

Rue des Grands-Augustins, n. 18.

1830.

LA LINGÈRE.

Roman de moeurs.

I.

UN COMMISSAIRE.

Si l'arbitraire était banni de la terre, on le retrouverait dans le cœur d'un commissaire de police.

FRANQUE.

Mon commissaire, sans vous offenser
vous êtes un imbécille.

(*Comédie inédite.*)

O lâche et stupide espèce, ne comprendras-tu donc jamais tes véritables intérêts.... Ne voudras-tu donc jamais sortir de l'ornière fangeuse des vieilles traditions... et toi, directeur inepte, que je me repens de ne t'avoir pas rompu

le cou pour t'apprendre à n'opposer à mes argumens sur la nécessité des innovations que de niaises et plates réponses tirées de l'habitude... de l'usage reçu... Va.... tu tomberas.... tu tomberas aussi platement qu'un théâtre à subventions... toi et les siens, vous mourrez d'éthisie... et pourtant, ô funambules ! si vous eussiez voulu m'écouter...

C'était ce que disait le philosophe Jossu, en gravissant à onze heures du soir les marches écornées du sombre escalier de son galetas, dont une corde à puits à demi rongée par le temps et l'humidité, décorait les parois gluantes ; et, en entrant dans la chambre où étaient déjà endormis les trois quarts de ses compagnons de nuit.

—Quoi qui gn'a donc ce soir l'*artisse*? demanda à Jossu un crieur public, qui n'était pas encore couché et qui buvait

avec deux maçons et un marchand d'habits en goguette.... Quoi qui gn'a donc? tu parais bien échauffé... veux-tu rafraîchir?...

—O le Welche!.. l'Ostrogoht!... répétait Jossu en déclamant.

— Oh! s'il t'en faut une welte ou un broc... reprit le crieur aviné... Alors... excusez!..... c'est égal, viens t'assoyer ici....

Jossu s'assit machinalement, prit de même un verre de vin... et continua en se parlant à lui-même.

—Maintenant que je ne suis plus sous-régisseur, que vais-je faire?..... item il faut vivre... et je n'ai pas le sou...

—Ah! tu n'es plus sous-régisseur aux funambules. Est-ce que ton théâtre a fait comme tant d'autres, est-ce qu'il a mis la clef sous la porte?...

— Non; mais le cuistre de directeur n'a jamais voulu comprendre un système que je voulais lui faire adopter pour la prospérité de son affaire, et je viens de lui jeter au nez mon engagement.... Je me retire... c'est un homme ruiné!

— Eh ben! s'il s'ruine, y en a d'autres qui font fortune.... et comme dit M. *Anaïs* : Ça s'récompense... l'emploi qu'il te faudrait à toi, ce serait celui d'aller chercher une succession qu'est vacante, faute de parens et annoncée comme provenant d'un armateur mort dans le journal d'à ce soir de Bordeaux sans héritiers... Y a joliment gras à c'qui paraît...

—Comme je n'ai pas de parens armateurs, ou qui aient jamais songé à l'être... Je ferai bien de m'occuper d'un autre moyen d'existence... Est-ce un bon état que celui de crieur public?...

— Ah! dam, quand on peut y joindre un privilége comme celui de vendre le soir un journal.... Moi, l'Messager des chambres me rapporte momentanément un franc cinquante par jour tous les soirs... Pas bête.

— C'est tout ce qu'il me faudrait, à moi...

Eh ben! depuis que j'ai lu c't'annonce tantôt d'héritation... ah! Dieu, rien n'me sent... Tiens, vois donc ça...

— Que veux-tu que je voie... ce n'est ni pour toi ni pour moi que le four chauffe...

— C'est égal... lis toujours... ça m'f'ra plaisir... rien qu'l'odeur d'une succession, vois-tu, ça vous fait trimousser...

Jossu prit le journal, et jeta en bâillant les yeux sur l'annonce; elle était ainsi conçue :

« Me Beaudoin, notaire à Bordeaux,
» fait savoir à tous ceux qui pourraient y
» avoir intérêt, que M. Pascal Gauthrot
» armateur, vient de mourir en cette
» ville, ab-intestat, et laissant une fortune
» assez considérable.

» On n'a aucune notion sur le lieu que
» peuvent habiter les héritiers, cepen-
» dant on croit M. Gauthrot né à Iran-
» cy, Basse-Bourgogne, ou aux environs.

» S'adresser audit Me. Beaudoin, etc.,
» etc. »

— V'là des Bourguignons salés, qui vont être joliment aises, quand y vont savoir ça... Faut-il que j'sois natif de Nanterre !...

Jossu avait lu avec la plus parfaite distraction, l'article du journal, et sans y rien comprendre... sa tête était ailleurs;

pourtant ces mots : *Irancy*, *Basse-Bourgogne*, le rappelèrent à lui-même...

—Qu'est-ce que tu dis donc des Bourguignons... au fait... ces héritiers-là seraient-ils de mon pays?...

Il recommence sa lecture, mais au nom de Pascal Gauthrot, il devint tout blême, sa respiration s'embarrassa, ses yeux se fermèrent un instant, il demeura dans l'attitude d'une des momies du cabinet d'antiquités de la bibliothèque royale.

—Tiens, dit le crieur, est-ce que la fringale le prend... Ces gens d'théâte ça y est sujet... Fais-lui donc manger un cervelas... un à l'ail, ça le remettra....

Un des maçons prit le cervelas et voulut le faire passer entre les dents de Jossu. Celui-ci se leva comme un furieux, mordit la main de l'officieux Li-

mousin, et jetant son journal à terre se prosterna à genoux devant la feuille ministérielle peu habituée à un pareil hommage.

— Il est fou! s'écrièrent les assistans.

— Pourvu qu'i n'soit pas *hygrophobe* comme Paul Morin de l'Ambigu, dit le crieur, il a mordu Louis...

— Laisse donc les hygrophobes des théâtes, y n'mordent personne.

— Si j'létoufissions *sour* un matelas, répliqua le marchand d'habits, comme y roule les yeux..!

Jossu se releva en gambadant et en chantant tra la la la la... la la la lala... tra la la la la la la lère.

— Dis donc, est-ce que les enragés chantent..!

— C'est capable de tout un enragé...

— Jossu redoubla de gambades, et partit d'un éclat de rire si fort et si prolongé que presque tous les cochambristes, endormis, s'éveillèrent.

— En v'la, un drôle de négociant, dit le marchand d'habits!

— Tiens, qu'est-ce qu'il a donc l'polichinelle à sauter comme ça, s'écria un marchand de chansons, que les éclats de voix de Jossu n'arrangeaient pas du tout... Si j'me lève, j'te vas faire chanter l'air des *coups de poings!..*

— Trou di diou de Bagasse, cria un Provençal, qu'on se taise, ou le premier qué houre, qué crie, vo qué esternoue, je lui rompé les os...

Jossu, au lieu de se taire, se mit à rire

de plus belle, et fut se jeter sur le Provençal qu'il étreignit tendrement entre ses bras. Le Provençal exaspéré le jeta à dix pas de là dans un autre lit dont le propriétaire le repoussa sur son voisin, lequel en fit autant de son côté, de sorte qu'en cinq minutes Jossu fit le tour de la chambre, comme un volant chassé par une raquette; et à travers les imprécations de tous ceux qu'il écrasait, et qu'il éveillait.

Enfin une clameur, un houra général s'élevèrent contre lui.

—Sandis, criait un Gascon, perruquier de Carcassonne, que la peur avait fait grimper au haut d'une grande armoire, sandis, si je ne tremblais pour mon corps, des dangers auxquels mon courage peut l'exposer, je jetterais ce bélitre par la fenêtre.

—Oui, oui, par la fenêtre, le fou

l'enragé, par la fenêtre, crièrent tous les assistans à la fois !

Et Jossu n'en sautait pas moins pardessus les lits, les tables et les gens qu'il renversait, et toujours en chantant, tra la la la... et en riant aux éclats... en s'emparant de tous ceux qu'il trouvait sous sa main, et en les faisant pirouetter et valser de force... La galerie se disposa sérieusement à l'assommer.

—Un instant, dit le crieur public, on ne tue pas un homme comme on escofie un mouchard... laissez-moi que je lui fasse trois soumissions respectueuses, suivant la loi, ainsi que cela se pratique de la part des autorités constituées, dans les occasions turbulentes... Vous allez voir l'effet...

Et il saisit par le bras Jossu qui le regarde fixement.

—Au nom de la loi... je t'assomme, dit le crieur.

—Oh! oh! dit Jossu...

Je t'assomme de te tenir tranquille, et de rentrer dans l'état de citoyen paisible et modéré, duquel, sans obvier aux réglemens de police et au salut de la monarchie et de la légitimité absolue, selon la charte constituante, tout individu... tout individu... ah! ça, je m'embrouille... c'est-à-dire, tout particulier pris en flagrant délit... en flagrant délit... soit par le commissaire... soit par...

—Oh! oh! reprit Jossu, et il fait faire volteface au crieur public; puis, lui sautant sur les épaules, il se mit à lui frapper les côtes de ses deux talons, et le forçant à parcourir la chambre comme un cheval de louage, il criait :

— Ohé! ohé! ohé! place à monseigneur! place à monseigneur!

— Il faut une finichion à tout cha, dit un porteur d'eau qui avait gardé le silence jusques alors. Le camarade, il a besoin d'une douche; c'hest mon affaire.

Et il saisit un énorme baquet qui servait de lavabo à toute la communauté, le leva de toute la hauteur de ses bras longs et vigoureux, et en versa le contenu sur le cavalier et sa monture qui roulèrent au milieu de la chambre. Tous les assistans poussèrent des cris approbateurs. Jossu se releva, sembla revenir d'un songe, et saisissant un bas de laine placé sur le pied de son lit, y fourra rapidement une chemise, deux mouchoirs, une mauvaise paire de souliers, et quand le bas de laine fut bourré comme un saucisson de Bologne, il en passa les extrémités dans le bout de la canne

d'un marchand de coco qui le regardait tout ébahi, et descendit en franchissant quatre à quatre les marches de l'escalier, au milieu de la clameur générale qui le poursuivait.

Au même instant, montait, attiré par le bruit, un commissaire de police de deuxième classe, assisté de deux agens et qui faisait sa tournée en sortant du théâtre de la Gaîté, où il avait été de service. Jossu qui le heurta en passant, faillit lui faire dégringoler sur le nez, les cent vingt degrés qui conduisaient à ce chenil. Heureusement que le fonctionnaire avait les doigts crochus, et qu'il eut la présence d'esprit de saisir par la queue un de ses agens, mouchard de l'ancien régime qui avait conservé les ailes de pigeon à la catacoua, et à qui cette secousse rompit presque la colonne vertébrale.

— A l'assassin, cria le mouchard à la catacoua, à l'assassin !

— C'est le comité directeur, qui tient ici ses séances, répliqua le commissaire... Montons, mes amis... notre fortune est faite... du courage !

—Ah! les scélérats de constitutionnels.. ils me paieront mon catogan...... aie! aie! quel torticolis...

— Vous voyez bien, mes amis, que le trône et l'autel sont perdus, avec de pareils monstres!...

Et les trois champions se présentèrent bravement à l'entrée du taudis.

—Au nom du roi... je vous arrête tous, dit le commissaire. Je vous somme de me livrer vos presses, vos registres, vos proclamations et tous les moyens incendiaires que vous employez...

— Tiens, dirent les habitans de la

mansarde en regagnant précipitamment leurs lits, c'est le commissaire... gare à ceux qui n'ont pas de livret...

— Est-ce qu'il y aurait quelque coalition contre les entrepreneurs, dit le maçon.

— Messieurs, entendez-vous, ils parlent de coalition, de conspiration !

— Ah! ah! dit un des agens, ils se sont déguisés, les libéraux... je n'm'étonne pas si on a eu tant de peine à les découvrir... Qui qui croirait que c'est des députés et des bourgeois qui font la banque.

— Que l'on me suive, reprit d'une voix tonnante le commissaire enhardi par l'effet que produisait son apparition, et se décorant avec fierté de son écharpe bleu de ciel. Que l'on me suive, ou je

fais monter la brigade de gendarmerie à cheval qui m'attend dans la rue...

— Mais, mon commissaire, dit alors le crieur, sauf le respect que j'vous dois momentanément dans vos fonctions, nous sommes en règle..... v'là nos permis et nos papiers..

— Taisez-vous, misérables conspirateurs.... taisez-vous... tous les coquins comme vous ont toujours les poches pleines de certificats de bonne vie et mœurs..... suivez-moi, vous dis-je, ou j'emploie la force des bayonnettes.

A ce mot de bayonnettes, chacun des apostrophés passa à la hâte son pantalon et sa veste, prit sa casquette ou son bonnet et se mit en devoir de suivre M. le commissaire.

— Prends la clef, Fromentin, dit le

fonctionnaire à l'agent le plus âgé, prends la clef de cet atelier de révoltés, et demain matin nous viendrons verbaliser... Toi Ledru, passe devant... en tête de la colonne... en avant, marche!...

Et les pauvres ouvriers allèrent coucher à la salle Saint-Martin, grâce au zèle de l'imbécille commissaire qui se promit bien, dès le lendemain, d'adresser une pétition à M. Martignac, alors ministre de l'intérieur, pour obtenir la croix de Saint-Louis, et pour passer au moins commissaire de police de première classe, en récompense de sa brillante expédition.

II.

L'APHDOLAH.

Adonaï gnimakem !
Dieu soit avec vous !
(Hébreu.)

C'en était donc fait de l'avenir de Sara, elle commençait à s'apercevoir mais trop tard peut-être, que l'inflexible fanatisme de son aïeul serait un obstacle éternel a son union avec un catholique. Élevée par une mère bonne et tolérante, elle avait d'abord aimé cette religion, dont elle ne sentait pas encore l'affreuse in-

fluence. Son cœur jusqu'alors n'avait été rempli que de sa tendresse pour son aïeul qu'elle entourait de soins et de prévenances, et de cette piété douce et bienveillante d'une jeune fille qui a besoin d'aimer.

Mais en cet instant un tableau effrayant se déroulait devant ses yeux. Toujours, toujours l'avenir sans Octave! Cette idée brisait l'âme de la jeune Juive, et ce précipice infranchissable, qui séparait les deux croyances, s'offrait à sa pensée qui jusqu'alors n'avait jamais osé en sonder toute la hideuse profondeur. Cependant elle aimait encore son dieu, ce dieu de sa mère, elle l'invoquait pour le bonheur de son amant, pour celui de son aïeul, et quelquefois elle se flattait de devenir l'arche d'alliance des deux peuples.

C'était le samedi, dans la journée, et la

bonne Judith qui tenait expressément à toutes les pratiques de sa religion, donnait des ordres au *chabess-goï*, honnête commissionnaire du coin, qui était chargé de faire l'ouvrage de la maison pendant le jour du sabat qui ne devait finir qu'à la nuit. Car d'après les lois du mosaïsme, les peines les plus sévères ne pourraient expier le crime odieux d'un Israélite qui, dans ce saint jour, oserait moucher la chandelle, écrire une facture, brosser son habit, et même faire de la musique. Pourtant Sara se hasarda à braver ces defenses terribles, et pour la première fois, elle se décida à écrire à Octave. Judith entra à l'instant où elle cachetait la lettre; la vieille juive pousa un cri de surprise et d'effroi.

— Dieu d'Israël! écrire! prendre un pain à cacheter! Ne savez-vous pas qu'il est défendu de toucher de la pâte pendant le jour de *chabess*.

—Je le sais, ma bonne, mais c'est à *lui* que j'écris...

—A lui! à M. Octave?.. ce cher enfant, oui, oui, je conçois... Dieu te pardonnera cette infraction à nos lois. Oh, je suis sûre que, pour toi, il n'hésiterait pas un seul instant à se faire circoncire.

Et Sara sourit, car elle se rappela les folies de Casimir, lequel avait persuadé à Judith, pendant la maladie d'Octave, que celui-ci n'attendait que son rétablissement pour se faire Juif.

—Mais, ma bonne, dit Sara, penses-tu donc que si Octave n'abjurait pas sa religion, je ne pourrais jamais l'épouser?

—Par Jacob, que dites-vous là, chère Sara! Ah, si M. Wurtzmann vous entendait!

— Serait-ce donc la première fois qu'un catholique épouserait une juive?

— Non sans doute! mais ceux là ne sont pas de vrais croyans; ceux-là ont foulé aux pieds la religion de leurs pères. Dieu a bien permis aux Israëlites d'épouser des filles de Madian, moyennant purification préalable; mais il n'a jamais souffert qu'un fils de Madian souillât la couche d'une vierge Israëlite. En épousant une étrangère, le fils d'Israël l'élève jusqu'à lui. Il n'en est pas de même de la fille juive qui épouse un *goï;* elle se sépare violemment et pour toujours des fils de Juda.

— Pauvre Octave!

— Oui, je le plains ce pauvre enfant, car il a l'air d'avoir beaucoup d'attachement pour vous, Sara! Et moi aussi, autrefois j'ai aimé un *goï.*

— Toi, ma bonne!

— Bon Antoine! quel excellent mari il aurait fait! mais ma mère ne voulut pas donner son consentement; il fallut bien céder et prendre un Juif! Il y a trente ans de cela, et je ne puis y penser sans être assiégée de souvenirs à la fois doux et cruels.

— Pien! pien! s'écria Stephanu Jéricho, qui ouvrit la porte précipitamment; Sara cacha sa lettre dans son sein, mais pas assez lestement pour que le marchand de lorgnettes ne pût la remarquer.

— Pien! pien! matame Chudith!

— Il paraît qu'il nous écoutait ce vilain espion-là!

— Che suis bas un esbion, j'égoute

seulement, tame Chudith; j'écoute seulement dans mon indérêt et dans zelui de mosié Wurtzmann..... *Gout-chabess*! mademoiselle Sara, *Gout-chabess!* vous avez l'air malate...

—Et vous, vous avez l'air de bien bonne humeur ce soir, lui répondit Judith.

— Che suis touchours de ponne humeur quand le zamedi soir il arrife, quand le chabess il est fini; et il sera fini tans une demi-heure au blus tard. On beut pas ventre pentant le chabess. C'est un mauvais chour.

— Oh! le vilain avare!

— Je suis pas afare, tame Chudith, che suis pas afare di tout; je suis économe bour mademoiselle Sara, dont je dois être bientôt le *rhoussen** .

Sara fit un geste de dégoût.

* Fiancé.

— Fous avez égrit mam'zelle, dit le marchand de lorgnettes, en faisant, comme Bartholo à Rosine, le procès aux doigts tachés d'encre de la jeune fille... Fous avez égrit... Gomment, fous trafaillez un chour de chabess!... fous savez donc pas que nos lois, ils bortaient audrefois, la peine de mort contre ceux qui trafaillaient pendant le saint chour du sabbat.... Fous oupliez votre religion!.... fous violez les lois de Moïse... Ah! Sara! Sara! on foit bien que vous aimez plus que les *goï!*... Et à qui donc avez-vous égrit?

— Cela vous regarde-t-il? répondit sèchement Judith.

— Zertainement que zela me regarde! za me regarde peaucoup! che dois être un chour son mari! che dois tout savoir...

— Et vous ne saurez rien!

— Taissez-vous, la fieille, taissez-

vous ! che sais que vous aimez pas moi...

— Allons, laissez-nous tranquille, dit Judith impatientée, ne commencez pas la semaine par nous mettre en colère. Voici monsieur Wurtzmann qui va rentrer, j'ai bien autre chose à faire que d'entendre vos rabâchages.

Et le juif promenait un regard défiant et soupçonneux sur la nourrice et sur le chabess-goï qui se tenait dans l'antichambre dont Sara s'était approchée. Pendant ce temps, la nuit arrivait; Judith préparait tout ce qui était nécessaire pour l'*Aphdolah*, prière qui vient clore le jour de chabess et qui sert d'introduction à la semaine, car chez les Israëlites la première partie du jour se compte à partir du coucher du soleil, l'article 13 de la Genèse, disant que le soir fut fait avant le matin. Aux lampes de la veille, elle substitua deux flambeaux, qu'elle plaça sur la table dégar-

nie cette fois de nappes sur laquelle elle posa une coupe pleine de vin, un petit cierge en cire jaune, divisé en deux branches, et auprès, une espèce de cassolette en argent, contenant du coton très-fin, parfumé de canelle et de giroffle : peu d'instans après Wurtzmann entra.

Sara, selon l'habitude des filles juives, s'approcha de son grand-père pour recevoir la bénédiction du chabess. Le vieillard, qui se rappelait encore la scène violente de la veille, jeta un regard sévère sur sa petite-fille, et quand la pauvre enfant pencha sa tête afin que le vieil Israélite la bénît, une larme brûlante tomba sur les mains de son grand-père qu'elle avait saisies avec vénération. Le rabbin, touché de ce qu'il croyait une marque de repentir chez sa petite-fille pour laquelle il avait la plus vive tendresse, l'attira vers lui, et lui donnant un baiser affectueux sur le front, il lui imposa les mains sur la tête et

prononça les paroles sacramentelles :

—Je te bénis, ma fille; sois aussi sage que Sara, aussi économe que Rebecca, aussi douce que Rachel.

Il y avait dans cette cérémonie quelque chose de solennellement majestueux; Judith et Stephanu Jéricho lui-même, par respect pour le patriarche, s'étaient inclinés. Le vieillard, s'étant aperçu de la vive émotion de sa fille qui avait presque fléchi le genou devant son aïeul, la releva et la serra contre son cœur.

— Ma Sara! sois sage, mon enfant, et nous ne cesserons jamais de t'aimer.

Un torrent de pleurs s'échappa des yeux de la jeune juive.

Wurtzmann parut vivement affecté; son cœur semblait brisé; un violent combat s'engageait en lui-même; il se repro-

chait intérieurement la douleur de son enfant. Jéricho s'approcha de lui pour avoir sa bénédiction que les chefs de famille ne donnent ordinairement qu'à leurs fils, mais que Wurtzmann ne crut pas devoir refuser à Stephann qui devait être son gendre.

Ici la scène changea. Ce n'était plus une jeune fille, belle, triste, malheureuse, à la tournure svelte, à l'air mélancolique, aux yeux pleins de larmes, aux cheveux noirs comme le jais, s'inclinant devant un vieillard à chevelure blanche, et, semblable à la femme du jeune Tobie, implorant la bénédiction de son père avant d'entrer dans la chambre nuptiale si funeste à ses premiers époux; c'était le grand, le fluet Jéricho se courbant d'une manière grotesque devant un prêtre de sa religion. Wurtzmann le bénit donc, mais sans onction et machinalement:

— Je te bénis, ô mon fils! Sois aussi pieux qu'Aaron, aussi fort que Samson et aussi brave que les Machabées.

Et le jeune juif se promit cependant de ne jamais chercher à marcher sur les traces des Machabées, vu que faire le bravache est un métier à se faire rompre les os, ce à quoi il ne tenait pas spécialement.

La cérémonie de l'aphdolah commença immédiatement : le rabbin s'approcha de la table devant laquelle il se tint debout; Judith et Jéricho se placèrent à sa gauche, et Sara à sa droite; il alluma le petit cierge à deux branches, que sa fille, comme la plus jeune des assistans, fut chargée de tenir, tandis qu'il prononçait en hébreu quelques passages des saintes écritures.

Puis pour rendre grâces à Dieu des

biens dont il avait comblé l'homme, et des organes et des sens qu'il lui avait donnés pour jouir de ces biens, il versa du vin dans la coupe qu'il effleura de ses lèvres; renversa sa main et regarda ses ongles; prit dans la cassolette le coton imbibé d'un arôme de canelle et de giroffle, en respira l'odeur, le palpa plusieurs fois avec ses doigts, et termina par une invocation au créateur, en langue hébraïque, dans laquelle il remercia Jehovah, de lui avoir fait passer sans malheur le saint jour du sabbat, et le pria de faire en sorte, que la semaine continuât aussi heureusement qu'elle avait commencé.

Tandis que le vieux et bon rabbin imposait les mains à sa douce et charmante fille, et que les dernières cérémonies du chabess touchaient à leur fin, un jeune homme dont la marche rapide, mais incertaine, les gestes animés, annonçaient

la mauvaise humeur, passait et repassait devant la maison de Wurtzmann.

— C'est inconcevable, murmurait-il, que depuis hier matin je n'ai pu parvenir à l'apercevoir.... lui serait-il arrivé quelque chose de fâcheux.... Ah! je suis un grand scélérat.... la pauvre enfant.... Si ce n'était qu'une infidélité... je l'y ai habituée... mais le tour est sanglant... Si je pouvais savoir quelque chose par Sara.... Elle doit être chez son père aujourd'hui.... C'est samedi, et tous ces bigots de Juifs sont à faire leur sabbat..... Voyons... C'est bien cela... Oui. N° 33... entrons....

Et le jeune homme se glissa sous la porte-cochère, sans avoir été aperçu par la portière occupée à chanter à tue-tête ses cantiques de circonstance; car il est bon de remarquer que la maison était presque entièrement habitée par des Is-

raélites, le propriétaire étant lui-même un riche marchand juif, qui se serait bien gardé de confier à tout autre, qu'à l'un de ses co-religionnaires la loge de sa maison.

— Me voici dans le camp ennemi; mais à quel étage demeure Wurtzmann, est-ce au premier, au second, au troisième?..... Je me rappelle que Jossu qui connaît comme sa poche toutes les habitudes de la juiverie m'a parlé de.... comment donc appellent-ils cela.... Ah! un *Mesuah*.... tous les Juifs qui tiennent à la stricte observation de la loi, font placer ce signe vénéré à l'entrée de leur appartement... j'en aperçois un!...mais... en face, un autre!..il y a ici deux ménages, deux maîtres...pas de nom sur la porte... voyons dans l'escalier s'il n'y aurait pas encore quelque *Mesuahs* ou une plaque portant un nom.

Et notre homme monta quelques mar-

ches sur la pointe du pied. Arrivé au premier étage il aperçut encore un *Mesuah.*

— Allons, dit-il, la maison est pleine de ces maudits circoncis... je suis tout aussi avancé que s'il n'y en avait pas du tout.

L'objet qui embarrassait si fort notre explorateur et que les Juifs, ainsi que nous venons de le dire, appellent *Mesuah*, est un petit coffret oblong, de bois ou de ferblanc, cloué obliquement sur le montant de droite de la porte d'entrée de presque tous les appartemens de cette maison. Dans ce coffret coupé d'un tiers dans sa longueur, on voit enchâssé avec précaution, un parchemin ou un papier sur lequel sont tracés en caractères hébraïques quelques fragmens des commandemens de Dieu, dont on ne peut guère lire que les premiers mots.

Les Juifs ont conservé religieusement l'usage du *Mesuah* dont l'origine se rattache à une époque importante de leur histoire. Ce fut, dit-on, après que l'ange eut marqué en Egypte toutes leurs portes avec de la craie que par surcroît de précaution ils placèrent à l'entrée de leurs demeures quelques signes symboliques de leur croyance et de leur origine, afin que leurs premiers-nés ne fussent point frappés par le glaive de l'exterminateur, qui en dépit de la marque qu'il avait faite lui-même, aurait bien pu se tromper, tout envoyé de Dieu qu'il était.

Tout en réclamant pour lui la bénédiction du rabbin et en remplissant extérieurement ses devoirs de religion, Jéricho n'avait pas perdu de vue le Goï-Chabess dont le ministère devenait inutile à Judith, puisque le sabbat était passé, et qui attendait, dans l'antichambre qu'on le lui payât le prix convenu

pour sa corvée hebdomadaire. Lorsqu'il eût reçu l'ordre de partir, le jaloux Stephann le suivit dans l'escalier, et l'arrêtant par le bras lui demanda pour qui était la lettre dont il venait d'être chargé.

Le commissionnaire le regarda avec hésitation. — Mais, mochieu, dit-il, mais.....

— Ché avre pesoin de foir l'atresse... sélement l'atresse.

Et il tira de sa poche une pièce de dix sols, qu'il laissa entrevoir à l'Auvergnat.... Celui-ci tira de son côté le billet de Sara, et en laissa voir la suscription à Jéricho.

J'en hétais pien sur, s'écria Stéphann, en saisissant la lettre et en remettant dans sa poche la pièce qui avait tenté le commissionnaire.... Che vas toute suite la borter à Wurtzmann.

— Oh! oh! dit le porteur, en se mettant en travers du passage.... ma lettre, mochiéu!

— Che te la rentrai pas, cria Jéricho... au zecours!... au zecours!... Israël!... Chacob!..

La main du vigoureux Auvergnat serrait la gorge du juif, avec l'énergie et la colère d'un homme doublement trompé: cependant il regardait autour de lui avec inquiétude, et craignait d'attirer l'attention des voisins et de Wurtzmann qu'il savait ne pas être dans la confidence de son message, et peut-être allait-il lâcher Jéricho, lorsqu'un individu qui alongeait la tête avec précaution, parut au bas de la rampe, et reconnaissant le commissionnaire pour être déjà venu à l'hôtel de Boulogne, s'avança et demanda de quoi il s'agissait.

—Ça être bas fotre affaire, dit Jéricho

en roulant des yeux qui lui sortaient de la tête.

— Mochiéu, ce maudit juif, il me prend une lettre que j'allais porter à votre ami!

— Une lettre pour mon ami... pour Octave... de Sara peut-être!... et ce misérable voulait vous l'enlever!

— Dame il la tient dans cha main droite... et che qu'il y a de pis, dans une main d'juif, c'hest pas aisé à arracher...

— Attendez un moment, reprit Casimir, car c'était lui que le désir d'apprendre par Sara des nouvelles de la pauvre Adrienne, amenait dans la maison du rabbin... Attendez et vous allez l'avoir. — Rends-tu, dit-il sourdement à Jéricho en le prenant par les deux oreilles, rends-tu?...

— Che rends pas, répondit Sthephann avec calme, che rends chamais rien...

— Tu rendras pourtant, reprit l'étudiant, ou tes oreilles deviendront aussi longues que celles de la monture de ton compatriote Balaam.

— A la folonté de Dieu..... mais che rendrai pas!....

L'étudiant lâcha une oreille, passa lestement une jambe derrière celles de Jericho, lui appliqua une main sur la poitrine, et faisant jouer cette nouvelle espèce de bascule, le jeta rudement à terre; et, d'après les lois de l'équilibre, de la gravitation, de l'attraction, ou de la force centripète, le pauvre Stephann tomba aussi lourdemant qu'une masse.

En ce moment plusieurs portes s'ouvrirent aux étages supérieurs..... On entendit des pas précipités.

— Oh! tu rendras, cria Casimir, tu rendras avant que l'on arrive à ton secours... j'en sais bien le moyen...

Et appuyant un pouce sur chacun des yeux de Jericho, il le pressa avec tant de force que celui-ci faillit perdre connaissance. La main contractée dans laquelle il serrait avec une sorte de frénésie le billet de Sara, se détendit; le papier tout froissé tomba à terre : l'Auvergnat s'en saisit et prit la fuite. Casimir se releva, donna à Jericho un grand coup de poing sur le nez et un coup de pied dans les côtes; puis, dégringolant le long de l'escalier, il se disposait à sortir : mais la portière lui barra le passage avec un balai de bouleau, en criant : Au voleur! on accourait de tous les côtés au bruit des hurlemens de Jericho.

— Jhe zuis un homme déshonoré à la face d'Israël, criait-il... Che mérite de

defenir immonde, lépreux, rachitique, elephantiasique, réprouvé de Dieu!.... Je me étais laissé enlevé mon pien par un chrédien.....

Casimir regarda devant et derrière lui; partout des ennemis : il se jeta dans l'escalier de la cave qu'il trouva ouverte, et la foule l'y suivit en répétant le cri : Au voleur! Il souffla la chandelle d'un locataire qui revenait chargé de deux bouteilles, et qui, croyant voir le diable à ses trousses, se mit à hurler aussi fort que Jericho, et bientôt la cave fut encombrée de gens qui vociféraient, braillaient, s'entre-heurtaient en tous sens, se saisissaient réciproquement, et se gourmaient en se prenant mutuellement pour le voleur poursuivi.

Cependant Casimir blotti dans un angle de souterrain, et distinguant parfaitement, grâce aux faibles rayons de jour qui

venaient y mourir à travers les grilles d'un étroit soupirail, l'endroit par lequel il pouvait s'échapper, se glissa contre la muraille, et entrouvrant la porte de la cave, où la vieille portière juive, le balai en main, était placée en védette, il se rappela le talent qu'il avait eu au collége pour jouer au cheval fondu, appuya ses deux mains sur les épaules de la sorcière israélite, s'élança par dessus sa tête, et retirant rapidement la porte, il tourna la clef qu'il ôta de la serrure, et qu'il lança dans la rue; puis il s'éloigna en riant aux éclats, et en criant à ceux qu'il avait si habilement séquestrés:

— Gout chabess!... gout chabess!... Nos amis les *Jid*... que le Dieu d'Abraham vous tire de là, comme il a tiré Daniel de la fosse aux lions.... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

III.

LE RENDEZ-VOUS.

..... O toi que j'ai rêvée !
Femme, à mes longs baisers trop souvent enlevée,
Ne viendras-tu jamais?.. Viens!.. ô viens!.. je t'attends.
DOVALLE.

« MON ami, je suis au désespoir !.....
» mon père vient de briser mon cœur,
» on veut nous séparer... Il faut absolu-
» ment que je vous voie... vous recevoir
» ici, serait vous exposer à la colère de
» mon aïeul, et d'ailleurs vos forces ne
» vous permettent peut-être pas encore
» de vous exposer à la fatigue... Ce soir,

« pourrez-vous me recevoir? il s'agit de
» rassurer votre amour; je ne crois pas
» avoir besoin de justifier ma conduite,
» et vous m'aimez trop pour me faire re-
» pentir de ma démarche. »

— Grand dieu! s'écria Octave en achevant la lecture de cette lettre, elle viendra!

— Mochieu, dit le commissionnaire, qui la bouche béante et les bras ballans, attendait la réponse... Quoi donc que je dirai?

—Non !... non !...Il ne faut pas qu'elle vienne... elle, ici!... serait-il possible!

Et il passait la main sur son front et sur ses yeux, comme pour écarter une idée pénible.

— Alors, Mochieu, je lui dirai qu'elle ne vienne pas.

— Oui!.. décidément, je ne veux pas qu'elle vienne.. j'irai!.. j'irai moi-même... Mais si son père me surprenait... s'il faisait un éclat... ce serait la compromettre encore davantage.

— C'hést-t-il *non*, qu'il faut dire, Mochieu?

— Et pourtant, je ne voudrais pas qu'elle pensât que je blâme la confiance qu'elle a dans son ami... Non! Sara ne peut être exposée auprès de moi à aucun péril... d'ailleurs ma santé... ensuite un motif bien puissant doit avoir déterminé sa démarche... je dois le connaître... mon ami, dites que j'attendrai...

— Je m'en doutais, dit l'Auvergnat.

Il est six heures du soir, la brune étend sur toutes les maisons ses ombres douteuses, la neige de décembre couvre la

terre; une jeune fille franchit avec cette crainte pudique de l'innocence, le seuil de la maison paternelle; elle jette autour d'elle des regards furtivement inquiets; la suit-on? épie-t-on ses démarches? non; ce sont des terreurs paniques; qui pourrait la soupçonner?... Ah! qu'il y a quelque chose de sublime et d'héroïque dans le dévouement d'une jeune fille qui se livre, confiante et pleine d'innocence, aux dangers d'un premier rendez-vous; souvent au sein d'une crainte vague, elle entrevoit des siècles d'amour; puis elle hésite, réfléchit, et finit pourtant par céder. En vain de ridicules convenances voudraient s'interposer entre elle et son cœur : que peuvent les préjugés religieux, l'orgueil de l'aristocratie ou des richesses, sur cette âme si neuve, si belle, où tout l'amour humain paraît se reflèter.

Elle se persuade enfin; sa démarche

exprime la terreur qu'elle éprouve ; elle semble craindre de toucher la terre, enfin elle arrive ; elle détourne la tête, et sûre de n'avoir été vue par personne de sa connaissance, elle franchit l'escalier avec la rapidité de l'éclair.

Le froissement d'une robe de femme se fait entendre... Il était là, et bien qu'il ne fût pas certain de l'heure à laquelle elle arriverait, il l'attendait, car je ne sais quel instinct de momentanéité est donné aux amans. Comme son cœur bondit de joie en apercevant sa jolie robe de florence, et les fleurs rouges de son chapeau de satin !.. de combien d'amour et de respect il se prépare à payer le sacrifice qu'elle lui a fait de son repos. Effrayée de sa démarche et du résultat qu'elle peut avoir pour son avenir, la bien-aimée tombe presque évanouie dans ses bras... Il la rappelle à la vie par un baiser.

— Mon ami, mon cher Octave, me pardonnerez-vous l'inconvenance de ma conduite?... mais je craignais de ne plus vous voir... on veut nous séparer!

Octave dénoua les rubans du chapeau à fleurs rouges, dont il débarrassa la belle tête de la jeune Juive, et qu'il plaça sur un buste en plâtre qu'on lui avait dit être celui de Galien, puis entraînant son amie vers une bergère et la plaçant près de lui, il la serra dans ses bras sans pouvoir articuler un seul mot.

— Oui, mon ami, reprit Sara, on veut nous séparer... mon grand-père exige de moi ce sacrifice; Stépthann lui a tout dit.

— Ce misérable Jéricho!

— Octave, je vous en conjure... un peu de modération... Il m'aime, on lui a pro-

mis ma main, il sait que je vous préfère, et, dans un accès de jalousie, il a raconté à mon grand-père tout ce qu'il sait de notre liaison.

—Mais quel obstacle pourrait s'opposer à ce que moi-même je me présentasse chez M. Wurtzmann?

— Vous ne pensez donc pas à la différence de nos religions... Je vous l'ai dit, jamais, peut-être, mon aïeul ne consentira à notre union.

—Quoi! s'il nous voyait à ses genoux, s'il savait que le bonheur ou le malheur de deux êtres dont l'un lui est si cher, dépendît de sa seule volonté!...

—Ne l'espérez plus, mon ami, d'abord mon père m'a fait quitter le magasin de mademoiselle Dufrény; puis il veut que jusqu'à mon mariage, j'aille demeurer

chez une de mes tantes qui habite Metz, où sont réunis plusieurs de nos parens, et où se trouve un grand nombre de nos co-religionnaires. Enfin, il m'a défendu de songer à toute autre alliance qu'à celle de Sthéphann.

— J'empêcherai bien que cet odieux mariage n'ait lieu, reprit Octave avec fureur.

— Mon ami, dit Sara effrayée, ne vous emportez pas.

—Sara, tu seras ma femme ! Jure, s'il le faut, devant ton Dieu, que tu n'appartiendras jamais qu'à moi !

Et le bouillant jeune homme étreignait dans ses bras vigoureux la jeune fille éperdue.

— Octave, Octave! dit-elle d'une voix faible et éteinte, vous me perdez.

— Eh bien ! nous nous perdrons ensemble !... Sara, je suis ton mari, je dois te posséder, je le veux, il le faut... Oui, tu es à moi ! rien sur la terre ne pourra alors briser les liens qui nous uniront.... oui, tu seras à moi tout entière...... Ah! mourir mille fois, plutôt que de renoncer à ton amour, à ces caresses dont tu vas m'enivrer.

Octave n'était plus faible, convalescent, il avait recouvré subitement toutes ses forces. Une chaleur brûlante circulait dans ses veines. En proie à toute la violence de sa passion, il oublie les serment qu'il s'est faits à lui-même... plus d'obstacle à ses désirs... il jette sur un fauteuil un châle importun, il écarte les plis d'un fichu qui arrête ses regards ardens...ses baisers dévorent des charmes qui n'ont encore été entrevus que par l'insolent Renefeuille... en vain, Sara hors d'elle-même, l'œil humide, la poitrine hâ-

letante, luttant contre sa propre faiblesse et contre le feu jusqu'alors inconnu qui embrâsait son sang, veut se dérober au péril. Octave ne l'écoute plus; cependant, elle fait un dernier et violent effort, parvient à se débarrasser des bras de son amant et se précipite à ses genoux qu'elle embrasse.

— Octave! s'écria-t-elle, mon Octave, grâce! je t'en supplie.... au nom de ma mère, au nom de la tienne, grâce!..... Rappelle-toi qu'un jour je la sollicitai d'un infâme, qu'il la refusa et que sans toi, j'étais perdue.... Ah! sois plus généreux, épargne-moi, je t'en conjure!...

Et la douce fille étendait vers lui des mains suppliantes. Octave lançait sur elle des regards étincelans où se peignait la violence de ses désirs; ils semblaient ceux du léopard prêt à dévorer sa proie; puis une réflexion subite

parut tempérer leur éclat. La fille du rabbin, toujours à genoux, attend l'arrêt que va porter son amant qui, s'armant d'une résolution violente, se jette au fond de l'appartement... Une révolution s'est opérée en lui-même... il revient auprès de Sara qui avait conservé son attitude suppliante.

— Ange d'amour! tu le veux...... Eh bien, je te ferai ce sacrifice; il est immense, car posséder une femme telle que toi, c'est posséder tout ce qu'il y a de bonheur possible sur la terre... Va, va, ne crains plus rien!

Il la releva, et la jeune fille couvrait de baisers ses mains qu'elle arrosait de larmes. Octave la fit asseoir dans la bergère, mais se gardant de tout nouveau rapprochement qui aurait pu devenir dangereux; il prit une chaise, se plaça devant elle, et, devenus plus tranquilles

tous deux, ils se mirent à causer comme deux vieux amis..... Sara venait d'échapper à un grand péril.

Enfin ils purent s'entendre et se fixer sur l'avenir. Il fut donc convenu que Sara écrirait de Metz, à Octave, et que lorsqu'elle connaîtrait les localités et les habitudes de la nouvelle maison qu'elle allait habiter, elle lui indiquerait où il pourrait adresser ses lettres afin de ne pas éveiller les soupçons de la sœur de Wurtzmann.

Après s'être juré vingt fois un amour éternel, s'être vingt fois quittés et s'être vingt fois encore précipités dans les bras l'un de l'autre, les deux jeunes gens se séparèrent enfin. Octave fit venir un fiacre pour ramener Sara ; il voulait y monter avec elle et la reconduire ; mais la scène terrible qui venait d'avoir lieu, avait trop effrayée la jeune fille qui s'op-

posa formellement à ce que son ami l'accompagnât. Et, quand il se trouva seul, il lui sembla que l'univers entier avait cessé de se mouvoir, que la nature ne vivait plus, que le cahos avait étendu sa main de glace sur tout ce qui existait auparavant.

IV.

CIRCONCISION.

Præputii jus ex traditione Mosis est.

(Talmud, de Babylone).

Circumcisonis vulnus lavant cum ore et effundunt ; non autem vase aliquo.

(La Mischna.)

Huit mois s'étaient écoulés depuis le départ de Sara pour Metz, et pendant cette longue absence la vieille Judith avait été bien des fois la dépositaire de la correspondance des deux amans. Un jour enfin Octave reçut une lettre qui lui annonçait le retour de sa bien-aimée;

son grand-père la rappelait auprès de lui : — Il ne voulait pas, disait-il, qu'elle passât entièrement chez sa parente une saison aussi ennuyeuse que l'hiver, et d'ailleurs, ajoutait-il, chaque jour il sentait plus vivement le besoin de la presser sur son cœur. Peut-être d'autres raisons qu'il ne fit connaître que plus tard avaient-elles encore déterminé le rabbin.

A peine Octave eut-il reçu cette nouvelle qu'il courut s'installer aux environs de la maison de Wurtzmann pour épier l'arrivée de Sara, et saisir l'occasion de lui dire un mot, de recevoir un de ses regards. Dans son impatience il courait de la demeure du rabbin à la synagogue, où il pensait que la jeune Juive avait pu être conduite par son dévotieux aïeul, puis il revenait près de la demeure du vieil Israëlite. Il passa une journée entière sans apercevoir celle dont il attendait le

retour avec tant d'ardeur; le hasard l'avait mal servi. Seulement, vers le soir, il rencontra, à l'entrée du temple des Hébreux, Jéricho qui paraissait rayonnant de bonheur, et qui parlait avec feu à l'un de ses coreligionnaires.

— Foui.... foui, disait-il en se frottant joyeusement les mains, che était pien sùr a brezent de mon mariache... Wurtzmann il le avre décidé abzolument dans son tête.... et c'était pour ça qu'il avre fait refenir Sara de la province... et bientôt fous ferrez affiché là le babier qui annoncera que che zerai le mari de Sara, dans quelques chours, nous allons *knass légen* (*), pour fiancer moi et za fille.

(*) *Légen knass... conclure un marché*, c'est-à-dire *se fiancer*, car les Juifs, peuple de marchands, regardent le mariage comme une affaire de commerce plus ou moins avantageuse. Il est peut-être utile de rapporter ici, qu'il est d'habitude chez les Israëlites, lors des fiançailles, que le prêtre brise une tasse où une soucoupe en présence des fu-

Et il désignait du doigt un grand cadre de bois peint en noir et recouvert d'un treillage en fil d'archal, dans lequel étaient placardées différentes annonces de mariages, de circoncisions ou d'autres actes de la religion hébraïque.

Octave fut frappé de stupeur en entendant les propos de Jéricho.

— Non, non, cela n'est pas possible, s'écria-t-il. Ce misérable en impose ou se fait illusion.... si quelque chose de semblable eût été décidé, Sara l'aurait su, elle me l'aurait écrit.... cependant la joie de ce niais, l'assurance avec laquelle il s'exprime.... Je n'y puis tenir.... abordons-le... peut-être en saurai-je davantage....

Le jeune étudiant s'approcha du Juif;

turs époux, en leur disant, ou à peu-près : « Qu'il soit aussi difficile de vous séparer, que de rapprocher les parties de ce vase que je viens de briser en mille pièces. »

il se disposait à lui adresser la parole, lorsque celui-ci, saisi de frayeur, comme cela lui arrivait toujours lorsqu'il se trouvait en présence d'Octave ou de Casimir, quitta brusquement la personne avec laquelle il s'entretenait et se mit a marcher de toute la vitesse de ses jambes, sans être en rien rassuré par l'espèce de politesse avec laquelle Octave l'avait abordé.

— Que l'enfer confonde le poltron, s'écria celui-ci, le voilà qui fuit à ma vue comme un chevreuil devant un limier... je me suis cependant contenu.... mais il ne m'échappera pas.... je lui serrerai la gorge quelque part, et j'aurai l'explication des paroles que j'ai entendues.

Octave courut sur les traces de Jéricho; celui-ci s'aperçut de la chasse que lui donnait l'étudiant, redoubla de vitesse, et, après avoir tourné plusieurs

rues il se jeta dans une allée, et disparut. Octave était tellement irrité de voir Stéphann lui échapper, que, sans réfléchir à ce que sa démarche pouvait avoir d'inconséquent, il pénétra lui-même dans l'allée et franchit le même escalier que venait de prendre le fuyard, espérant sans doute le saisir dans un des coins de cette maison, où il se réfugiait peut-être au hasard. Mais arrivé au second étage il vit entrer celui qu'il poursuivait, dans un appartement dont la première porte resta ouverte par suite de la précipitation qu'avait mise Jéricho à gagner la pièce du fond. A travers une porte vitrée, Octave vit dans un salon assez vaste, circuler trente ou quarante personnes qui, par leur silence et leur recueillement semblaient se préparer à quelque solennité, et de temps à autre on entendait les gémissemens d'un enfant nouveau né qu'une femme portait et berçait entre ses bras.

Octave entraîné par une curiosité dont il ne put se défendre, et d'ailleurs maîtrisé par le désir de ne pas perdre de vue Jéricho, pénétra dans l'anti-chambre, se glissa dans le salon à la faveur d'un mouvement que firent les assistans en se rangeant en cercle, et fut alors témoin d'une cérémonie qui, pendant quelques momens, captiva toute son attention.... On allait faire un Juif; on allait procéder à une circoncision.....

La circoncision, comme peu de personnes l'ignorent, est une pratique religieuse fort importante chez les Israëlites, car elle constitue, par elle-même le judaïsme.... La circoncision parmi eux, date du temps d'Abraham, ce fut vers l'an du monde 2108, qu'il reçut dit-on cette loi. Chez les Juifs modernes, le père doit faire circoncire son fils, jamais avant le huitième jours, et plus tard, si l'enfant est trop faible pour supporter l'opération.

Ce fut donc le jour où l'on allait circoncire le fils d'un des parens de Wurtzmann qu'Octave reconnut lui-même au milieu de ses co-religionnaires, que l'amant de Sara pénétra dans cette maison où il avait été presque conduit par Jéricho.... Bientôt la cérémonie commença.

Après que le rabbin eut prononcé quelques prières, on chanta des cantiques et on apporta l'enfant, qui fut remis entre les mains d'un assistant remplissant à-peu-près les mêmes fonctions que celles du parrain chez les chrétiens. Il était assisté du sacrificateur, personnage chargé de pratiquer l'opération, et nommé en hébreu, *Môhl*.... Comme les détails qui suivent ne sont pas positivement du domaine du romancier, qui tient à ce que son livre soit lu par les femmes, je demande pardon à ces dames de la liberté grande que je prends de les leur transmettre dans une autre idiome

que le nôtre, libre ensuite à chacune d'elles, comme presque tout le monde sait l'italien, de se faire traduire ce passage par un mari, ou par l'ami intime de la maison.

« Il circoncisore detto Môhl prepara
» su un tavolino gl' istrumenti necessari
» per la cerimonia, cio è un bacile d'ar-
» gento, un cotrellino fatto apposta,
» della polvere astringente, della filaccia
» delle pezzuole di tela, dell' esca un
» vaso di vino, dell' olio rosato, e delle
» tenagliette d' argento per prendere
» l' estremità del prepuzio, finalmente
» una scudellina di sabbia ove mette il
» pezzetino tagliato.

» Il santolo o patrino seduto ha il fan-
» ciullo culle ginoschia.

» Il circoncisore dopo aver scoperto le

» parti inferiori del fanciullo piangente,
» dice ad alta voce: Benedetto tu Signore
» che ci hai ordinato la circoncisione
» come una sorgente di pulizia, di sa-
» lute, di felicità. Quindi qualche Môhl
» usa della tenagliette, altri prende colle
» dita la pelle del prepuzio, e la taglia
» con sveltezza, e colle unghie divide la
» pelletta più sottile acciochè più non
» ricrésca. Dopo per due o tre volte egli
» succia il prepuzio malgrado che scorre
» il sangue per allontanaré l'infiama-
» zione, lavandosi ogni volta la bocca
» col vino. Però questo Môhl invece di
» rigettare lo schiffoso liquido come
» fanno gli altri, lo tranguggiò per una
» mal intesa devozione, quindi scoperse
» lu ghianda, mise sulla piaga dell' esca
» coperta d' una pezzuola bagnata nel
» vino rosato, poi, riprendendo il vaso
» disse una altra beneditione, ne bevette,
» e neunse le labbra del neonato, dicendo:
» O figlio d' Israele, vivi pel sacrifizio

« del tuo sangue, ed entra nell' alleanza
» del nostro padre Abram. (*)

L'attention d'Octave avait été tellement captivée par le spectacle, qu'il oublia un moment le motif qui l'avait amené dans le lieu où il se trouvait; mais en levant les yeux, il aperçut Jéricho, dont le regard fauve était fixé sur lui et ne l'avait pas quitté d'une minute, comme fasciné par son aspect. Octave se torturait l'imagination pour savoir comment il extrairait Stéphann de la compagnie qu'il ne paraissait pas disposé à quitter, lorsque soudain il fut frappé d'une idée qu'il fut étonné de ne pas avoir conçue plutôt.

(*) « Tutti quésti detagli pajono non convenienti, eppure
» la circoncisione ben lungi d'esser ibasimata dall' autore, la
» crede ordinata dagli antichi Ebrei siccome un' importantis-
» sima precauzione Igiena. Forse sarebbe a desiderare che
« quest' uso fosse generalmente adattato senza le tante redicole
» cerimonie. L'ufficio di Môhl o di circoncisore è ambito anche
» dai ricchi Israelti che lo riguardono come un' opera ono-
» revole e meritoria. »

— Quoi, se dit-il, j'attends ce maudit Jéricho pour obtenir de lui une explication qu'il ne me donnera peut-être pas, et pour cela je perds une occasion que je ne retrouverai sûrement jamais... Le grand-père de Sara est encore retenu ici... Jéricho y est cloué par la frayeur que je lui inspire... Sara doit être seule, et ce n'est qu'en ce moment que j'y pense... Courons, il en est encore temps!

Aussi vif que la poudre, l'étudiant s'élança hors de la maison et Jéricho en le voyant s'éloigner poussa un soupir d'allégement qui ressemblait passablement au *la* que donnerait un serpent de cathédrale.

V.

LE GOÏ.

Il est des étrangers que l'intérêt, les mœurs, l'opiniâtreté et le culte tiennent à jamais séparés des autres nations de la terre... Mue par un fanatisme particulier, inviolablement attachée à ses usages... Ennemie née de tout ce qui n'est pas elle, cette nation avait été cruellement et injustement persécutée par nos ancêtres ;... mais nous, prodigues des faveurs de la civilisation, noûs avons cru devoir fermer les yeux sur sa doctrine détestable, sur sa haine aveugle pour les autres peuples, auxquelles la plupart de ces citoyens ingrats n'ont pas voulu renoncer, et nous ne nous sommes pas inquiétés de cette ardente intolérance, de cet égoïsme épouvantable, si peu en harmonie avec les mœurs générales.

(MERCIER.)

Octave n'hésita plus; il voulait connaître son sort et savoir si Sara à l'âme de laquelle toute perfidie avait paru

jusqu'alors étrangère, avait pu le tromper si cruellement... et mettant à profit l'absence du rabbin, il se dirigea promptement vers la maison de celui-ci..... Il franchit donc l'escalier; comme son cœur battit, quand il arriva au second étage où il savait que demeurait Wurtzmann, et quand il aperçut à l'un des côtés de la porte ce signé abhorré, ce mesuah, qui lui rappelait le culte intolérant auquel appartenait son amie.. enfin il sonna... Ce fut Sara elle-même qui se présenta, elle était seule, la vieille Judith étant sortie pour faire quelques emplètes de ménage. La jeune lingère poussa un cri de bonheur et de joie, et se jeta dans les bras de son amant.

— Octave! dit-elle, mon Octave: je te revois enfin! que je suis heureuse!

Et Octave malgré le dépit et la jalousie qu'il concentrait ne put s'empêcher de

répondre aux caresses naïves de la jeune fille.

— Tu le vois; je te tutoie à présent.... tu l'as exigé dans tes lettres, et maintenant que tu es là, je n'en puis perdre l'habitude; me le pardonnes-tu?

Et la jolie Juive passait ses bras autour de la taille de son amant, et ses beaux yeux noirs se fixaient sur les siens, pleins d'amour et de tendresse.

Huit mois avaient apporté un changement notable dans l'extérieur de Sara; elle avait acquis ce degré d'embonpoint qui sied si bien à une jeune femme; sa taille, qui avait pris de l'accroissement, sans être positivement remarquable, était svelte et avantageuse; elle avait cette désinvolture voluptueuse si commune aux femmes de l'Orient et de l'Italie, et malheureusement si rare chez la plupart de nos Françaises. Octave contem-

plait avec délice cette augmentation de charmes..

— Tu ne me dis rien, dit-elle, tout en enlaçant de nouveau Octave de ses beaux bras, avec un gracieux abandon : tu ne me dis rien, il y a si long-temps que nous ne nous sommes vus... Mon Octave ne m'aimerait-il plus ?

Et elle lui faisait cette question d'un ton qui prouvait qu'elle était certaine de son amour. Octave pencha sa tête vers celle de la jeune fille, et posa ses lèvres sur celles de Sara qui se prêta d'abord à cette caresse, en pressant son ami contre son cœur; puis se rappelant bientôt le danger terrible qu'elle avait couru chez Octave, elle s'éloigna de quelques pas en s'écriant !..... Mon ami soyons sages.

— Mais comment as-tu osé, lui dit-elle, pénétrer dans cette maison et sur-

tout dans cette asile dont l'entrée est défendue à tous les infidèles et surtout à toi, mauvais sujet. Si mon grand père s'était trouvé à la maison ?...

— Je savais qu'il n'était pas chez lui, mais toi, Sara, es-tu bien aise de me revoir?

— Cher ange, tu n'en doutes pas. Ah! que je voudrais passer ma vie auprès de toi, si tu savais combien j'ai maudit cette longue absence... Tiens, tiens voici qui me consolait.

Elle courut vers sa chambre, Octave voulut l'y suivre; mais la malicieuse et prudente enfant ferma vivement la porte, puis elle revint avec un petit coffret en bois de citronnier, dont l'extérieur était élégamment parsemé de perles d'acier, et qui contenait les lettres d'Octave qu'elle étala sur la table avec un certain orgueil.

— Il y en a cent neuf, dit-elle en portant à sa bouche quelques-uns de ces papiers qu'elle couvrait de baisers. Mais je suis bien chagrine, j'ai égaré une de ces lettres que quelque profane aura peut-être trouvée. Ah! s'il savait le prix que j'y attache! cette lettre manque à ma collection.

— Voici de quoi la compléter, répondit Octave en lui montrant une lettre qu'il avait préparée pour envoyer à Metz, ignorant encore son retour de cette ville. — Mais elle est devenue inutile puisque je suis auprès de toi.

— Une lettre de mon Octave! N'importe, donne, donne toujours! je la lirai ce soir dans mon lit, ce sera une nuit de bonheur... et la jeune fille lui enleva lestement la lettre et la cacha dans son sein.

— Ma Sara, dit Octave, j'oublie que je

suis venu pour vous gronder, et pour avoir avec vous une explication importante. Que signifient donc les propos insolens de ce Jéricho, dont le bavardage m'a appris votre retour et même assure-t-il son prochain mariage avec vous ? Si votre bonheur dépendait absolument de votre union avec un autre... peut-être aurais-je pu faire le sacrifice de mon amour; mais avec un tel homme!...

— Octave, Octave, avec quel sang-froid vous parlez d'abandonner votre amie, pour toujours.

Octave était ému, — mais, s'écria-t-il en frappant du pied, que voulait donc dire cet ignoble Jéricho?... lui! posséder tant de charmes, tant d'attraits, il en est indigne... Jamais!... et le poing fermé d'Octave tombait avec force sur la table.

— Pourquoi ces emportemens, dit Sara,

dont les sanglots étouffaient la voix. Octave, je le vois bien, vous ne m'aimez plus, vous voulez m'abandonner.

— Moi, t'abandonner, ah! Sara, je t'aime plus que jamais.

— Eh bien! pourquoi chagriner ta petite Sara? Puis-je empêcher mon père de former des projets pour ce qu'il appelle mon bonheur : en vain, j'ai voulu le détromper, il n'a jamais pu perdre l'espérance de les voir se réaliser.

— Je ne veux pas que tu voies cet homme... je ne veux pas que ce misérable puisse s'occuper même de toi, s'écria Octave, dont l'exaspération était au comble..... Ce juif se vanter de posséder la femme que j'aime... malédiction!... Je le tuerai! et te fuirai pour toujours.

La pauvre Sara ne répondait que par

des larmes, elle allait s'efforcer de calmer l'injuste colère du fougueux jeune homme quand un violent coup de sonnette se fit entendre.

— C'est mon père, où fuir, où nous cacher?... Octave! s'il vous surprend ici, je suis perdue!

Octave voulut se retrancher dans la chambre de la jeune fille..... Non, non, dit-elle, ici! et elle le poussa dans un petit cabinet de toilette.

C'était effectivement Wurtzmann qui rentrait, il porta partout un regard défiant, surtout quand il aperçut que les yeux de sa fille était rouges et gonflés... mais quand il vit que tout était dans l'ordre accoutumé, il se rassura. Cet air soupçonneux chez son grand-père, toujours si bon et si confiant, parut extraordinaire à Sara, mais toute défiance sem-

ble s'éloigner bientôt de l'âme du rabbin qui, tout en prodiguant quelques tendres caresses à sa fille, et tout en la blâmant de sa tristesse, lui annonça la visite de Jéricho qui brûlait, ajouta-t-il, d'embrasser sa cousine qu'il n'avait pas vue depuis son arrivée... Ici, un léger bruit se fit entendre dans le cabinet..... Sara en frémit..... Wurtzmann n'y fit aucune attention..... Un instant après arriva Jéricho, il était tout joyeux! tout triomphant; bien que ce ne fût pas le jour de chabess, le marchand de lorgnettes avait fait de la toilette; il avait endossé l'habit noir à collet crasseux, et avait passé la cravate blanche, qu'il n'avait guère mise déjà qu'une douzaine de fois.

— Mon petite cousine, dit-il, en s'approchant de Sara, je avre pas encore troufé, depuis votre redour, l'occasion de vous faire mes gomblimens... foulez-vous pien me bermettre...

Et il s'avança pour embrasser Sara, qui se retira avec une espèce de dédain.

— Oh! oh! je m'en aurais douté, dit Jéricho..... fous fâchez tuchurs fous, quand che veux fous prouver mon amitié..... C'était pourtant pas pour audre chose que Wurtzmann il fous a fait refenir de Metz..... N'est-ce bas mon bedit oncle que c'était pour ça!...

— Si ce n'est pour cela précisément, c'est au moins pour mettre à exécution le projet d'union que j'ai formé pour vous, mes enfans... J'ai tout lieu de penser que Sara est aujourd'hui plus raisonnable et qu'elle n'élèvera plus les difficultés qu'elle a fait naître avant son départ... Je pense aussi que nulle arrière pensée ne lui reste sur le fol espoir qu'elle avait conçu de me voir approuver les sentimens que lui avait inspirés ce jeune goï dont elle avait eu l'imprudence d'écouter les trompeuses paroles...

Ici le rabbin jeta un regard scrutateur sur sa fille : Sara resta impassible : Wurtzmann reprit avez un peu d'amertume.

— Me serais-je trompé.... Sara nourrirait-elle encore de coupables espérances?... Ma fille, je vous ordonne de me répondre.

— Mon bedit ongle, dit alors Jéricho en s'interposant, ne la grontez pas... elle songe plus à cette maufaise tête de carabin... et pouis t'ailleurs, s'il osait refenir à la charge... c'est moi que j'en fais mon affaire... che vous bromets te lui en faire basser l'envie...

Et Jéricho prenait un air de menace et de rodomontade qui contrastait singulièrement avec sa poltronnerie connue, puis il ajouta :

—Tenez, papa Wurtzmann, car je buis

pien fous donner ce nom à brésent, ne grontez plus Sara, che suis sûr qu'elle bense plus à dout cela, et la preuve c'est qu'elle va me bermettre de l'embrasser un betit beu en fotre brésence.

— J'y consens, et que je ne sois plus obligé de revenir sur un sujet dont la pensée seule me révolte... Sara, embrassez votre cousin.

Ici, Jéricho s'approcha de sa cousine confuse et déconcertée, et, avant qu'elle pût l'éviter, Stephann lui appliqua sur la joue un gros et solide baiser, dont le bruit retentit dans tout l'appartement. Au même instant on entendit tomber un meuble dans le cabinet de toilette. Jéricho recula effrayé. Les yeux de Wurtzmann brillèrent de courroux.

— Quelqu'un est là, dit-il... Sara vous le saviez.... mais je saurai punir l'audacieux.....

Et il s'avança vers la porte du cabinet. — Octave en sortit et salua le rabbin avec calme et dignité.

—Quoi, vous ici! s'écria Wurtzmann avec emportement, vous ici... ô Abraham! la gloire de ma maison est ternie.... un goï par suite d'un fol attachement pour ma fille a souillé ma demeure de son odieuse présence... sors... sors misérable suborneur...

— Foui, foui, sors... cria aussi Jéricho que la présence du rabbin enhardissait, sors ou sinon....

— Ecoute, vieillard, dit Octave sans faire attention à Jéricho, écoute.... cela est vrai, je me suis introduit chez toi sans ton aveu.... mais j'adore ta fille, le bonheur de ma vie entière est attaché à sa possession.... je voulais te demander sa main... je voulais détruire tes injustes préjugés....

— Tais-toi, blasphémateur... repliqua le rabbin, tais-toi... oses-tu bien appeler préjugé mon attachement inviolable au culte de mes pères, à l'observation des préceptes de notre sainte loi.... Raca! raca! sur toi et les tiens... je te le répète, retire-toi... ou crains ma colère. Ce bras, quoique affaibli par les années, pourrait peut-être encore punir ton insolence.

— Foui, foui, il faut bunir l'inzolence du goï, reprit Jéricho en s'approchant d'Octave, moi che la bunirai son inzolence. Che chetterai le goï en bas de l'escalier.....

Un sourire amer erra sur les lèvres d'Octave.

— M. Wurtzmann, dit-il avec la plus grande tranquillité, je vous obéis, je me retire; l'aïeul de Sara aura toujours droit à mon respect... que ne puis-je dire à ma

tendresse..... mais puisse-t-il ne pas regretter un jour son fatal aveuglement, et ne pas avoir à se reprocher le malheur de sa fille.... Pour toi, ajouta-t-il en se tournant vers Jéricho avec un profond mépris, voilà tout ce que méritent tes menaces.

Et il lui appliqua sur le nez une forte chiquenaude... Jéricho se réfugia tremblant dans un coin du salon...

— Et si tu n'es pa content, Juif, je consens à te faire l'honneur d'échanger demain une balle avec ta misérable personne!....

—Le Juif, il échange que des lorgnons et des gonserves.

— Et vous, Sara, vous, sur qui reposaient toutes les espérances de ma vie, toutes mes illusions de bonheur, vous venez de les détruire, votre assentiment

tacite aux volontés de votre père, ce que vous venez d'accorder à ce malheureux, tout me donne la juste mesure de votre affection pour moi... votre attachement n'a pas su résister à des secousses aussi violentes; le mien aurait duré jusqu'à la mort... Adieu... si les sermens que vous m'avez faits vous pèsent..... je vous en délie..... vous êtes libre..... épousez un Israélite!...

La malheureuse Sara qui était tombée sur une chaise depuis le commencement de cette scène, et qui fondait en larmes se leva et tendit vers son injuste ami des mains suppliantes...

— Octave, Octave, dit-elle, avec angoisse... — Celui-ci ne parut pas l'entendre, et gagnant la porte, il dit à Wurtzmann d'une voix émue....

— Adieu, vieillard, adieu : sois tran-

quille sur ton avenir, je ne le troublerai pas.... tu ne me reverras plus.... Adieu, et il sortit.

UNE FEMME ENTRETENUE.

MÉPHISTOPHÉLES.

Des cadeaux !... il réussira.

MARGUERITE.

De mà vie je n'ai vu chose si belle !... juste ciel ! une parure... et quelle parure, quels diamans !... une dame du haut rang pourrait les porter aux jours de fête.

(FAUST.)

Deux jours après cette scène qui avait laissé dans l'âme de Sara un sentiment profond de tristesse, Wurtzmann fit dire dans la matinée à sa petite-fille que son intention était de faire une vi-

site de convenance à mademoiselle Dufrény, que Sara n'avait pas vue depuis son retour de Metz, et qu'il l'engageait à se tenir prête vers midi. Cette pauvre enfant, le cœur encore gros de soupirs qu'elle s'efforcait en vain d'étouffer, et les yeux rouges des larmes qu'elle avait versées pendant deux nuits, se disposa à obéir à son grand-père et comme elle s'apprêtait à se rendre auprès de lui, Judith entra et lui apprit qu'une affaire imprévue ne permettait plus à M. Wurtzmann de sortir, mais que, voulant néanmoins que Sara fît à mademoiselle Dufrény cette visite, qu'il regardait comme d'obligation, il lui permettait d'aller rue Vivienne avec Judith.

— Quoi ma bonne, nous allons sortir seules! dit la jeune fille avec un mouvement de joie qu'elle ne put comprimer.

— Cela paraît te faire bien plaisir....

il est vrai que ce pauvre M. Wurtzmann est bien ennuyeux quelque fois..... il t'aurait encore sermonnée tout le long du chemin.

—Oh! je ne dis pas cela, ma bonne Judith.... mais vois-tu c'est que.... il serait possible.... que nous le rencontrassions et.....

— Qui?...

— Mais lui.... oh! mon Dieu, tu ne comprends pas?...

—Ah! lui.. lui!.. excuse-moi, ma chère enfant... c'est que je n'ai plus mes oreilles de quinze ans... à cet âge-là, j'aurais compris tout de suite.... au reste, je pense comme toi que nous le rencontrerons...

— Il m'a traitée si durement avant-hier.... il m'a fait tant d'injustes repro-

ches.... peut-être ne le reverrai-je plus... il l'a dit en sortant.

— Moi, je te dis que tu le reverras... est-ce que les menaces d'un amoureux signifient quelque chose... et, bien qu'il vaudrait mieux cent fois que vous puissiez vous oublier l'un et l'autre, je suis sûre que le pauvre garçon est encore plus tourmenté que toi.

— Tu crois, ma bonne... allons, es-tu prête ?.. partons.

— Partons....

Pour gagner la rue Vivienne, Sara et sa nourrice étaient obligées de traverser la rue Saint-Denis. Le passage Saucède s'offrit à leurs yeux, elles y entrèrent. La jeune Juive se sentit tressaillir à la vue de cette galerie qui lui retraçait un souvenir si cher et si cruel.

— Ma bonne Judith, s'écria-t-elle en élevant au ciel un regard plein d'amour et de reconnaissance , ma bonne Judith, c'est ici près, dans cette allée que je l'ai trouvé expirant, inanimé... c'est ici seulement que j'ai su combien je l'aimais... oh! je n'oublierai jamais cette nuit d'angoisses et de terreur !..

— Crois-tu que je puisse aussi jamais l'oublier, s'écria un jeune homme qui depuis un quart-d'heure suivait les deux femmes sans en être aperçu, crois-tu que cette nuit où je connus tout le prix de ton amour s'efface de ma mémoire... Sara tu peux disposer de toi... tu peux me chasser de ton cœur... mais jamais... jamais tu ne m'ôteras ce souvenir.

En voyant tout-à-coup son amant auprès d'elle, Sara avait poussé un cri de surprise, elle était toute tremblante. Ju-

dith lui avait fermé la bouche et faisait observer au deux jeunes gens combien il était imprudent de mettre les passans dans leur confidence.

— Allons, ajouta-elle, allons M. Octave, donnez le bras à ma fille et finissez cette scène. Si vous voulez vous parler vous le pourrez d'ici à la rue Vivienne où nous allons, et surtout n'allez pas faire de grands gestes pour attrouper les badauds. Hum! vous en êtes bien capable, mauvaise tête!

Tout en disant cela d'un air bourru, Judith passait le bras de Sara dans celui d'Octave et les faisait marcher devant-elle avec un ton d'autorité tout-à-fait comique. Les deux jeunes gens qui ne s'attendaient pas à ce bonheur inespéré s'empressèrent de lui obéir, tous les nuages de tristesse et de ressentiment qui s'étaient élevés entre eux se dissipèrent

bien vite. Sara put alors expliquer tranquillement à Octave ce qui avait amené la scène de l'avant-veille, elle lui apprit que, pendant son séjour à la campagne, Jéricho avait tellement tourmenté son oncle, que celui-ci avait enfin pris la détermination de lui donner la main de sa petite-fille aussitôt qu'elle serait de retour, sans attendre que les six mois de fiançailles fussent expirés, et qu'elle n'était encore que vaguement instruite de cette résolution quand Octave s'introduisit chez le rabbin, que cependant celui-ci, touché de ses pleurs, lui avait promis le soir même qu'il lui donnerait le temps de faire quelques réflexions et de revenir aux sentimens qu'il lui désirait.

Comme Sara prononçait ces derniers mots, on était à la porte de madame Dufrény. Octave allait quitter la jeune Juive lorsqu'une voiture de place s'arrêta près d'eux et madame Dufrény en descendit,

il ne fut pas possible aux amans d'éviter sa rencontre. La maîtresse lingère laissa échapper une exclamation de surprise affectueuse en apercevant son ancienne élève et salua Octave après avoir eu soin de s'assurer si Wurtzmann ou Jéricho n'étaient pas aux environs.

— S'est-il donc, ma chère enfant, opéré quelqu'heureuse révolution dans vos affaires!... car je vois M. Octave avec vous, et il me semblait... mais à propos, M. Octave vous avez sans doute rompu avec ce mauvais sujet de Casimir... Ah Dieu! quand je songe à l'horrible scène qu'il a fait faire chez moi à cette petite drôlesse d'Adrienne... Aussi l'ai-je chassée, et si jamais elle avait l'audace de se présenter chez moi... Mais ne restons pas ici, passons dans mon salon.

Ils entrèrent d'abord dans l'atelier où se trouvaient encore plusieurs des an-

ciennes camarades de Sara. Toutes lui témoignèrent le plus franc et le plus vif intérêt.

Les premiers épanchemens étaient à peine passés, et mademoiselle Dufrény se disposait à faire mille questions à Sara, lorsqu'un équipage s'arrêta avec grand fracas à la porte du magasin : un moment après l'atelier s'ouvrit et une jeune femme, brillante de parure, de jeunesse et de beauté, entra d'un air leste et dégagé, se jeta dans un fauteuil et dit en minaudant et en respirant des sels.

— Dieu qu'elle frayeur j'ai eue. Il dégêle... de façon, que le temps est doux comme un *mouton*... Mais en revanche, le maudit pavé est aujourd'hui gras comme un *moine* et mes chevaux on *fallu* s'abattre en arrivant..... J'avais pourtant recommandé à mon cocher de ne plus me mener comme ça à *flanc-étrier*. ......

Mademoiselle Dufrény s'était approchée en faisant à la merveilleuse, mille obséquieuses politesses, et cherchait, sous l'énorme chapeau garni de larges blondes dont était coiffée l'élégante parleuse, à démêler à qui appartenaient des traits qui ne lui étaient pas inconnus.....

— Mais si je ne me trompe, dit la marchande lingère... madame m'a déjà fait l'honneur... Assurément ce n'est pas d'aujourd'hui que madame a bien voulu m'honorer de sa confiance..... cependant.....

— C'est vrai, ma chère, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons.... je vous ai un peu négligée..... mais que voulez-vous..... J'ai eu mille tracas..... une maison entière à remonter... L'hôtel que j'habitais me déplaisait, elle était trop *minable*... j'en ai pris *une plus conséquente*..... et tout

cela m'a fait *valeter* et trotter pendant un temps infini......

Sara et Octave par discrétion s'étaient un peu retirés et causaient au fond de l'appartement avec la première demoiselle, mais aux derniers mots de la belle dame ils ne purent s'empêcher de se retourner et de la regarder avec étonnement.

Celle-ci put alors apercevoir tout-à-fait le visage de la jeune Juive sur lequel donnait le jour de la fenêtre. Elle se leva avec précipitation et courut à elle les bras ouverts.

— Tiens! c'est toi, Sara, s'écria-t-elle?

Sara recula de surprise.

— Mais, madame!...

— Ah! ah! toi aussi tu ne me recon-

nais pas... c'est pas l'embarras... tu as vu comme je viens de faire *aller* madame...

— Adrienne! s'écria alors la jeune Juive... Adrienne!

— Adrienne!! crièrent toutes les ouvrières en se levant et en laissant de stupéfaction tomber leur ouvrage, Adrienne!

— Eh bien! oui c'est moi!... ça vous étonne, petites filles!

Les petites filles se mordirent les lèvres, et quelques-unes devinrent, de dépit, rouges comme des cerises. Mademoiselle Dufrény avait une tenue des plus ridicules, elle ne savait si elle devait rire ou se fâcher; elle prit le premier parti; elle entendait à sa porte les fringans coursiers de l'équipage frapper avec impatience le grés dont était pavé le chemin qu'ils auraient voulu brûler.

— Comment ! serait-il vrai... ah ! mon Dieu ! Mais, ma chère... madame, veux-je dire, voilà encore une de ces révolutions qui me surpassent.. est-ce que nous serions revenus aux assignats?..

— Ah! ouiche, dit Adrienne, les assignats.... je ne sais pas seulement ce que c'est.... à la bonne heure les billets de banque.... j'en fais des papillotes...

— Faut qu'elle ait épousé un prince Osage, dit à demi-voix une des ouvrières.

— Ou bien gagné à la loterie quelque quine qu'elle aura rêvé...

— Ah ! Dieu ! est-elle heureuse !!

—Ma bonne Adrienne; dit alors Sara, revenue de son étonnement, quelle que soit la cause du sort brillant dont tu parais jouir, si tu es heureuse, et je le crois,

je t'en fais mes sincères félicitations, et te revois avec tout le plaisir que j'éprouvais autrefois à te regarder comme une amie.

— Sans compter que tu as raison, et je veux t'en donner une preuve en te racontant mes histoires. Si tu as fini avec madame, je m'empare de toi et de M. Octave, et je te garde toute la journée.

— Toute la journée! Je ne puis...

— Quelques heures au moins... M. Octave, rangez-vous donc de mon côté.

Octave, qui ne voyait dans tout cela que la prolongation du temps qu'il devait passer auprès de Sara, se hâta d'accepter pour elle.

— Alors tu peux renvoyer ta vieille Judith que je viens d'apercevoir; ma voiture et mes gens seront à tes ordres..

— Sa voiture et ses gens, gromela mademoiselle Dufrény, il n'y a de bonheur que pour les...... quand je pense que moi qui me suis vue au pinacle de la grande époque... moi qui ai figuré à la fête de l'être suprême, tout auprès de M. Robespierre qui avait ce jour un habit bleu de superbe Louviers avec des boutons de métal.... mais je n'étais pas assez ambitieuse....

—Ah ça, ma chère, reprit Adrienne en s'adressant à son ancienne patrone, comme je ne suis pas venue ici pour *des prunes*, vous me ferez confectionner, et lestement, tous les objets portés en cette note...je veux tout ce qu'il y a de mieux, la commande n'est pas déjà trop déchirée, et j'aime autant que vous gagniez cela qu'une autre.... n'oubliez pas que je puis devenir une cliente intéressante, comme vous dites, et ne vous avisez pas de vouloir me faire la *queue*... vous savez que

je m'y connais... mon père en vendait... il n'y a pas moyen de m'enfoncer, comme disait Casimir. Ainsi voilà un billet de mille francs, nous compterons.

—Mais c'est inutile, je n'ai pas le moindre doute.

— Ne faites donc pas la sucrée, prenez... je ne suis pas encore une femme de qualité, ça viendra peut-être, et alors je serai dispensée de payer mes mémoires.. partons, Sara.

Madame Dufrény demeurait toute confuse, elle eût volontiers jeté à la porte son ancienne ouvrière, dont l'impertinence l'avait outrée, mais une commande de plusieurs milliers de francs et celles qui pouvaient suivre n'étaient pas à dédaigner. Elle dissimula le dépit qui la dévorait, et assura à Adrienne qu'elle serait satisfaite et qu'elle était entièrement à ses ordres.

Octave et Sara firent leurs adieux à madame Dufrény. La jeune juive en sortant approcha sa jolie bouche de l'oreille de madame Dufrény et lui dit :

—Quand vous verrez mon grand-père, ne lui dites pas que M. Octave, il ne le faut pas encore... plus tard....

—Oui, mon enfant, cela suffit, soyez tranquille ; mais si j'ai un conseil à vous donner, ne renouez pas trop connaissance avec cette créature là.

Elle l'embrassa affectueusement, salua Octave et Adrienne, et bientôt l'élégante voiture emporta avec rapidité l'étudiant et les deux anciennes amies et les descendit devant l'un des plus jolis hôtels du faubourg Poissonnière. Une minute après nos trois personnages étaient installés dans un salon décoré avec tout ce que le luxe a de plus recherché et la mode de plus brillant et de plus nouveau.

Octave et Sara n'avaient pas encore dit un mot. La rapidité de la course avait été telle qu'ils n'avaient encore pu revenir de leur étonnement. En voyant la singulière contenance de l'un et de l'autre, Adrienne partit d'un éclat de rire.

— Tu crois faire un rêve, ma chère Sara, dit-elle à la jeune juive en lui prenant les mains, mais cependant c'est bien moi qui te parles, tu es bien chez moi, et tout cela est à moi.... je suis joliment logée... hein?...

— Pardonne-moi une curiosité un peu naturelle, mais comment s'est donc opéré ce rapide changement dans ta fortune?

Ici une légère teinte anima les joues d'Adrienne et un éclair d'embarras sillonna sa piquante figure : elle reprit en riant :

— Tiens! suis-je bête, est-ce que je

n'ai pas manqué de rougir !! comme si j'étais la première. Ecoute-moi, tu vas savoir mon histoire depuis *pater* jusqu'à *amen*. Ça t'effarouchera peut-être un peu, mais tu es si bonne...

Tu sais qu'il y a un an à peu près, Casimir me reçut chez lui lorsque je quittai mademoiselle Dufrény, et qu'au bout de quinze jours il fut obligé de partir pour la Bourgogne où son père le mandait pour affaire urgente. Le traître qui ne me disait pas que c'était pour un mariage, me fit, en partant, mille sermens que je croyais sincères, il devait m'écrire chaque jour et ne rester absent que quelques semaines, et ensuite venir me rejoindre pour ne plus nous quitter : moi, bonne et simple, je le crus, je comptai les instans, je ne laissai pas partir un courrier sans lui renouveler les protestations d'un attachement éternel, j'attendais son retour avec la plus

vive impatience : mais va-t-en voir, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il m'avait promis plus de beurre que de pain, et j'appris un beau jour qu'il était marié et fixé pour toujours dans son pays.

Je crus que j'en mourrais de dépit, de colère et de douleur. J'étais joliment vexée, va!

Sur mon carré, demeurait une femme d'une quarantaine d'années et qui était à Paris, disait-elle, pour une réclamation au ministère de la guerre, ou quelque chose comme ça. Elle venait voisiner de temps en temps... elle avait l'air d'une bonne pâte de femme, elle inspirait de la confiance; je lui contai mes chagrins.

— Vous êtes encore bonne enfant, me dit-elle un jour, de vous tourmenter si fort pour un être aussi indifférent que ce Ca-

simir... à votre place j'aurais bientôt fait de l'oublier, et qui sait... Vous êtes jolie, vous pouvez rencontrer dans le monde un protecteur, un ami qui vous assure un sort pour l'avenir..... et qui vous venge de l'infidélité de votre amant.

J'étais si outrée du trait de Casimir, que je prêtai quelque attention au discours de ma voisine : il me fit rêver.

Deux ou trois jours se passèrent et la voisine ne manqua pas une fois de me venir voir : il me sembla qu'elle m'examinait avec plus d'attention que de coutume : elle me complimenta sur ma taille, sur mon pied, sur ma jambe qu'elle voulut voir, après quoi elle me dit un matin:

— Il y a long-temps que vous vous enterrez ici comme un hibou! Voyons, je

veux vous égayer un peu.. Voulez-vous venir ce soir à l'Opéra...

— A l'Opéra... et où voulez-vous que je pêche de l'argent pour ça?....

— Eh cela ne nous coûtera rien... un ami de feu mon mari, jeune homme fort riche et fort aimable, nous prêtera sa loge.

— Oui... mais il faut de la toilette...

— Je m'en charge.

— Je n'ai rien à répliquer.

Deux heures après, une revendeuse à la toilette était chez moi : et l'on m'essaya une robe qui se trouva aller parfaitement à ma taille. On me jeta un cachemire sur les épaules, et l'on me mit des brillans aux doigts et aux oreilles.

J'étais parée comme une châsse. Je me laissais faire, j'étais trop contente; le seul chagrin de penser que je quitterais tout cela le soir, troublait le plaisir dont m'enivrait ma parure. J'étais magnifique, ma parole !

Dans un entr'acte, un jeune homme parfaitement mis et ayant toutes les manières d'un agréable, entra dans notre loge, adressa le bonjour à ma conductrice et me fit un salut des plus gracieux.

— Charmante, dit-il, en se baissant à l'oreille de la dame, en honneur, vous avez un goût exquis !

— N'est-ce pas...

— Ah! ça mais..... est-ce du cruel!....

— Je le crois... car c'est bien neuf.... si vous saviez!...

— Ah! diable!.. alors, il faudra faire jouer les grands ressorts... il faudra fasciner, étonner!... faire des frais.

— Elle en vaut bien la peine...

— Allons, nous ferons les choses convenablement... mais ce qui me confond c'est que je connais cette figure, ou le diable m'emporte!

Je faisais au même instant sur ce personnage la même réflexion, qu'il faisait sur moi.... tout en ayant l'air d'examiner la salle, je n'avais pas perdu un mot de la singulière conversation que je viens de vous répéter. Ma voisine répliqua :

— Eh! non! où voulez-vous l'avoir vue? cela sort de la province!....

— Soit : je me trompe.

Il parla plus bas et nous quitta en m'adressant plusieurs choses agréables.

— Vous avez fait une conquête qui doit vous flatter, me dit alors la voisine.

— Bah !

— Vrai! c'est un charmant garçon, un peu original, un peu timide...

— Timide, je ne m'en suis pas aperçue!...

— Tellement qu'il n'a pas osé vous faire à vous-même une invitation dont il m'a chargée... voulez-vous venir avec moi, souper chez lui, après le spectacle....

—Ah! par exemple, j'ai à peine entrevu ce monsieur, et s'exposer avec un inconnu qu'on ne connaît que depuis une demi-heure.. .

— Qu'est-ce que cela fait.... allons je le veux... avec moi que craignez-vous?...

Tu sais que je suis assez *délibérée* de mon naturel. J'acceptai, et après le spectacle, un équipage avec de grands et beaux jackais, qui nous attendait, nous emmena, et nous fûmes bientôt ici dans ce salon même, où était disposée une superbe collation, composée de tout plein de bonnes choses.

Te dire toutes les douceurs que me fit manger et que me débita le maître de la maison, serait à n'en pas finir; seulement il faut que je t'avoue, qu'il eut le talent de me faire avaler tant de Champagne, de Chambertin, de Marasquin et de toutes sortes de liqueurs plus ou moins fortes, que la tête me tourna complètement, je divaguai, je battis la campagne et.... et je ne sais pas ce que je devins....

Ici Adrienne balbutia, rougit de nouveau... Il était évident qu'elle était fort embarrassée pour dire la vérité. Mais elle se remit et continua :

Le lendemain matin je fus toute étonnée de me trouver couchée dans une chambre magnifique et dans un lit délicieux... et lorsque je m'éveillai, je vis assis à mon chevet, le jeune homme de la veille qui me tenait une main et me disait :

— Vous êtes adorable.... Daignez me considérer comme votre esclave, et cette maison comme la vôtre, vous y règnerez en souveraine...

Je n'eus pas la force de refuser : je consentis à être la maîtresse de cet hôtel et la souveraine du beau monsieur au Marasquin, au Chambertin, au Parfait-

Amour, qui voulait être absolument mon très-humble serviteur.

Maintenant que tu connais mon histoire; je te donne, ainsi qu'à M. Octave, en mille à deviner à qui je dois mon heureuse position.... mon bienfaiteur ne vous est pas inconnu, ni à l'un ni à l'autre... devinez.... au surplus le voici.

Au même instant la porte du salon s'ouvrit avec fracas, un merveilleux, un binocle d'or appuyé sur les yeux et saluant avec une extrême fatuité et comme s'il eût eu de la peine à distinguer les objets qui étaient dans l'appartement, entra, vint baiser la main d'Adrienne et regarder Sara sous le nez...

Octave indigné de l'impudence du personnage, étendit le bras, écarta le lorgnon dont le nouvel arrivé se couvrait

presque la figure, et demeura stupéfait.

— Sur mon âme, s'écria-t-il, c'est Jossu !

VI.

LE MONOPOLEUR.

Tout est dans tout!
JACOTOT.

A l'arrivée de l'élégant et comme Adrienne terminait son récit, Sara dont il avait été facile de remarquer la rougeur et l'embarras pendant certains passages de l'histoire de l'ex-lingère, se leva pour sortir.

—Eh quoi, ma chère, tu pars déjà, dit

Adrienne, je t'en prie, reste à dîner avec moi.

— Je ne le puis, mon absence s'est prolongée bien au-delà du temps que m'a accordé mon grand-père, et je suis obligée de rentrer.

— Il te tient donc toujours en *chatte privée*, ton bonhomme de grand-père.. C'est bien embêtant.

A cette expression échappée à sa maîtresse et dont Sara parut presque indignée, Jossu fit la grimace...

— Enfin, si tu crains de te compromettre, file, Bayonnais, mon grand chasseur, te reconduira-s avec la voiture. Il est bien bel homme, n'est-ce pas, Bayonnais, mon grand chasseur?

Ici nouvelle grimace de Jossu.

— Enfin quand te reverrai-je?

— Je ne sais, répondit Sara, qui paraissait fort mal à son aise chez son ancienne compagne, je suis si peu libre. Octave, je vous attends!

Octave et Jossu s'étaient retirés dans l'embrasure d'une fenêtre où ils avaient échangé quelques mots.

— Eh quoi! vous nous quittez sitôt, charmante Sara, mais c'est d'une impitoyable cruauté, dit Jossu en se dandinant.... de grâce, encore un moment.

— Elle ne peut pas, dit Adrienne, elle a son chinois de grand-père qui lui ferait une scène.

— Voilà qui me désespère à la mort, reprit Jossu sur le même ton, mais au moins j'espère que tu me resteras toi, mon vieux camarade, il faut que tu connaisses l'homme nouveau que tu viens de retrouver. J'ai une infinité de choses bizarres

à te raconter. Reconduis mademoiselle, et dans une heure, je t'attends..... mon coupé est à la porte..... il est à ton service... prends-le et fais-toi ramener.

Lorsque l'élégante voiture eut emporté les deux amans, Adrienne, tout en bâillant et en s'étendant sur un moëlleux sopha, ne put s'empêcher de dire à son protecteur:

— Elle sera toujours bégueule cette petite Sara.... C'est bien bête la vertu.... n'est-ce pas, mon ami?

— Passablement... mais il faut te rendre justice... c'est un travers dans lequel tu ne donneras jamais...

— C'est ça, monsieur, lancez-moi des *épigraphes*...

— Mais, dis-moi donc, ma bonne, à quoi s'occupe ton maître de français...

— Pourquoi que vous me demandez ça?.. parce que j'ai peut-être lâché quelques cuirs, comme vous dites..... Ah! bien! je m'en moque pas mal de votre *granmaire*.... y m'ennuie fameusement, votre maître de beau langage..... quand y vient, je lui donne son cachet et je lui fais dire que j'ai pas le temps de l'entendre rabacher sa *sainte taxe*..... Est-ce qu'une jolie femme a besoin de connaître ses *conjoncïons* comme un arithmaticien?... Quoi que nous allons faire en attendant le dîner?... c'est ennuyant de ne pas avoir faim quand on veut...

— Ma chère Adrienne, nous avons un moyen de passer le temps bien agréablement?

— Comment ça?.. encore!... Ah! vous me fatiguez... c'est trop souvent... ça ne craint pas d'abîmer une pauvre jeune femme.... quoi..... Ah! puis, tu ne m'as

pas laissée dormir cette nuit... On peut pas y tenir... c'est pire que Casimir, mon premier..... Dieu ! que vous êtes exigeant... allons... finissez... voyons!

Ici dix minutes de silence.

— A propos, mon cher, et mon chasseur, y avez-vous songé?... lui avez-vous trouvé un remplaçant.... Ah! Dieu! si je perds Bayonnais, j'en ferai une maladie chronique... c'est sûr!

— J'y penserai, ma chère.. mais nous avons encore un mois... Que diable! votre chasseur vous tient donc beaucoup au cœur?...

— Qu'il me tienne au cœur ou autre part... je veux le garder... entendez-vous, monsieur : promettez-le moi, ou je vais me trouver mal...

— Ne vous donnez pas la peine, ma-

dame... vous conserverez votre chasseur languedocien; pourtant il aurait fait un très-beau grenadier suisse... c'est vraiment dommage de priver l'état de ses services...

— L'état se passera mieux de ses services que moi... d'ailleurs...

L'arrivée d'Octave finit cette espèce de scène conjugale, et l'on passa aussitôt dans la salle à manger.

Un dîner des plus exquis et qui avait été précédé de quelques mots d'explication suffisans pour tirer Octave de l'espèce de stupeur où l'avait jeté la singulière rencontre de Jossu, venait de finir, et les domestiques, témoins toujours embarrassans, ayant été écartés, Jossu se disposa à prendre la parole.

— D'abord, mon cher, dit-il à Octave.

pour faire cesser une partie de l'étonnement qui te domine encore et qui pourrait troubler chez toi les fonctions du tube digestif, sache et entends bien ceci : C'est que je suis aujourd'hui un riche et solide capitaliste : le faiseur le plus remuant et le plus intrépide de la capitale, un foudre de bourse, le prototype de la spéculation, et c'est dans le sein d'un tubercule naguères encore plongé dans l'oubli qu'a germé mon immense et rapide fortune. Écoute-moi et tu verras ce que peut un caprice du sort.

Tu sais ou tu ne sais pas que mon bonhomme de père qui passa sa vie à piocher ses vignes, avait un beau-frère qui habitait la haute Bourgogne, où il possédait un petit patrimoine, près de Châtel-Girard, village situé sur les confins du département de la Côte-d'Or.

Le hasard voulut que dans ses quel-

ques arpens de terre, il se trouvât des filons de truffes bien éloignées, il est vrai, de posséder ce parfum, cet arôme suave et divin si vanté par l'élégant gastrolâtre Brillat Savarin, immense vertu de celles du Périgord. Mais enfin, c'étaient des truffes, et notre homme, qui sans avoir reçu d'éducation possédait quelques notions générales de politique et de législation, jugea que sa fortune était entre ses mains et que le tubercule qu'il venait de découvrir, pouvait être pour lui une mine inépuisable de richesses, et il ne se trompait guère, car c'était en 1821 qu'il raisonnait ainsi; mon oncle avait flairé le ministère de Villèle, et la suite prouva qu'il avait le nez fin.

Il se mit donc à exploiter ses truffes; il les mélangea d'abord avec de belles et bonnes truffes de Périgord qui servirent à faire passer les siennes.... Comme il donnait à un prix inférieur, il trouva des

chalands, et bientôt le coche d'Auxerre fut presqu'exclusivement occupé à transporter à Paris, les productions destinées à échauffer la verve des orateurs ministériels et à leur inspirer les brillantes conceptions qui ont immortalisé le triumvirat que l'ingratitude du siècle a si injustement affublé de la qualification de *déplorable*.

Mon oncle était enchanté; ses truffes disparaissaient avec une rapidité qui semblait défier la fécondité des terres périgourdines et bourguignones..... Un jour, il se dit : A ce qu'il me paraît, ces gens-là sont tellement affamés, tellement pressés de dévorer, qu'ils doivent être indifférens sur la qualité, et puisque mon client, le grand de Villèle, ne craint pas de donner au pays de faux électeurs et de faux députés, pourquoi me ferais-je un scrupule de lui donner toutes truffes de mauvaise qualité; est-ce qu'un mar-

chand doit avoir plus de conscience qu'un ministre? Nous sommes dans un temps de fourberie, fourbons donc!.... Et il supprima tout-à-fait le mélange des truffes périgourdines, n'envoya plus que celles de Bourgogne, que les trois cents avalèrent de confiance; mais dès cet instant, le ministère fut perdu, et le commerce de mon oncle anéanti; l'insipidité, la fadeur, le défaut de nerf des tubercules bourguignons, glaça insensiblement les houppes nerveuses des consommateurs, paralysa chez eux cette étonnante faculté d'étouffer une discussion sous les cris de *la clôture! la clôture!* le ministère étonné, regarda autour de lui, n'aperçut plus au lieu des mines joyeuses et rebondies des années précédentes, que des visages amaigris, alongés, flétris; il sentit que tout était fini pour lui, il fit un dernier effort, hasarda de nouvelles élections, mais des électeurs non-truffés lui envoyèrent des députés rétifs en diable au grand système de la fourchette : il fallut crouler.

Mon oncle qui vit que la France ne lui offrait plus de ressource, tourna ses regards vers le Nouveau Monde, il y vit des républiques naissantes, des peuples qui voulaient être libres et qui confiaient le soin de leurs libertés à venir à des gens qui ne demandaient pas mieux que d'être des despotes, et il dit: — Bon, je vendrai là mes truffes!

Puis il en rassembla autant que vingt députations pourraient en consommer en vingt ans, il les expédia pour un port de mer, frêta un navire et partit pour la Colombie. Bolivard venait de laisser entrevoir comment il entendait la liberté du pays dont il avait été proclamé le libérateur, et mon oncle se dirigea tout droit vers Caraccas.

Ses négociations avec les chefs du Nouveau Monde sont restées secrètes, mais il débita sa cargaison, en fit partir d'autres

qui furent prises à des conditions qui durent lui être avantageuses, car au bout de quelques années, la gastronomie de l'Ancien et du Nouveau Monde l'avait rendu seigneur suzerain de cinq cent mille francs.

Il se disposait à jouir philosophiquement de ses vingt-cinq mille livres de rentes, lorsqu'un jour, il s'avisa de se donner, grâce à ces maudites truffes dont il devait être rassasié et qui avaient fait sa fortune, une indigestion qui l'emporta sans lui laisser le temps de se reconnaître. Heureusement, sa fortune était en porte-feuille et ses écritures parfaitement en ordre.

Il y avait bien long-temps que je ne pensais plus au digne oncle, lorsqu'un jour, et c'était à l'époque où je venais de quitter les Funambules à la suite d'une querelle avec le tyran de la troupe qui

de tous les tyrans et traîtres du boulevard du crime, était bien le plus despote que je connusse; lorsqu'un jour donc je lus dans un n° du *Messager des Chambres* qu'un M. Pascal Gauthrot, (c'était le frère de ma mère) riche armateur dont on ne connaissait pas la famille, venait de mourir *ab intestat* à Bordeaux, et que l'on engageait ses héritiers, s'il y en avait, à se présenter pour recueillir sa succession.

Aux renseignemens joints à cet avis je vis bien que l'homme à l'indigestion n'était autre que l'oncle que j'avais perdu de vue pendant tant d'années. Je résolus donc de partir pour le chef-lieu du département de la Gironde; mais je n'avais pas le sou: cependant je me mis en route. Il faisait un temps superbe; je couchais la moitié du temps à la belle-étoile, chemin fesant je grignotais mon pain sec, je m'accrochais aux diligences, aux chaises de poste, et j'arrivai.

Ma mise était piteuse quand je me présentai chez le notaire dépositaire du porte-feuille. En entrant, un petit clerc me toisa avec impertinence et me dit : —Mon ami, nous ne donnons aux mendians que le lundi... retirez-vous.

— Chassez donc ce drôle, dit en gasconnant horriblement, un grand flandrin, qui se donnait des airs devant un bureau un peu plus apparent que les autres, et qui mâchonnait des pastilles en lisant un journal; et je pensai que messieurs les clercs bordelais n'étaient pas fort polis et étaient pour la plupart des fats et des faquins.

— Je me nomme Jossu, dis-je sèchement au grand flandrin qui me parut être le maître-clerc, je me nomme Jossu, et je suis le neveu de M. Gauthrot.

Sa boîte de pastilles lui tomba des

mains, et il se leva précipitamment.

— Monsieur serait le neveu de M. Gauthrot!.. dit-il avec une espèce de saisissement, est-ce que monsieur serait par hasard....

Il ne put en dire davantage, tant il était confondu de la première apostrophe.

—Oui, je crois que par hasard je pourrais bien être le seul héritier de l'armateur mort ici, il y a quelque temps...

Ah! monsieur!.. pardonnez... vraiment je suis indigné de ce que ce petit drôle a eu l'impudence de vous dire... j'étais préoccupé... sans quoi...

Et il passa vers le petit clerc auquel il donna un soufflet en lui disant :

— Qu'une autre fois je vous voie manquer de respect aux cliens.

— Tiens est-il bête ce M. Gouspignac, dit en pleurnichant le petit clerc... est-ce qu'il ne s'y est pas trompé lui-même?.. Mais il me paiera ça... si je peux lui attraper ses bas à mollets...

Enfin au bout de huit jours et justification faite de mes titres et qualités, j'emportai la succession de l'oncle et je revins à Paris dans tout autre attirail que celui que j'avais en le quittant.

Tu crois peut-être, mon cher, qu'un homme qui la veille n'avait pas un centime, devait être enchanté de se trouver le lendemain avec vingt-cinq mille francs de rentes qui ne devaient rien à personne: eh bien! pas du tout; je me sentis le courage de soutenir le poids d'une grande richesse comme j'avais supporté celui d'une grande misère, et je résolus de centupler mes écus.

Je jetai un coup-d'œil scrutateur sur les opérations qui forment les transactions journalières du commerce, et je vis que les cinq sixièmes de ces opérations, et les cinq sixièmes du dernier sixième ne valaient pas le diable, ce qui ne m'empêcha pas de m'y jeter à corps perdu. C'est principalement aux monopoles que je me cramponnai. C'est la manière la plus sûre. — On n'a pas de concurrence à craindre, on étouffe les innovations, et avec le plus mauvais rouage on peut mener long-temps la machine la plus délabrée.

Et je commençais, lorsque j'étais parvenu à former une entreprise, par la faire vigoureusement mousser; je ne regardais pas aux sacrifices. Comme j'avais soin de me faire adjuger, indépendamment des sûretés que j'exigeais pour mes capitaux, une bonne pacotille d'ac-

tions en ma qualité de fondateur, d'administrateur, de gérant ou de tout ce que tu voudras, dans les journaux et dans les clubs de feseurs d'affaires, lorsque grâce à mes soins, la valeur de ces actions était parvenue à son plus haut période, je vendais et réalisais le montant; quelque temps après la vogue était passée, l'entreprise *descendait* et tout ce qui n'avait pas suivi mon exemple était *enfoncé*, comme on dit à la bourse : alors je cherchais à lier une autre affaire.

Ainsi j'ai monopolisé les machines à vapeur, sur lesquelles j'ai jeté le grappin, au moyen d'un procédé que j'ai indiqué pour la perfection des chaudières. La société générale m'a donné cent mille francs d'actions, que je viens de transformer en écus pour plus de sûreté. Demain je dois signer une association de la plus haute importance. C'est pour l'établissement d'une mécanique, toujours à vapeur, qui doit porter un coup terrible

à l'industrie de nos assureurs dramatiques. C'est une machine à claques fort ingénieuse, qui, placée dans chacun de nos théâtres, fonctionnera à l'aide de l'hydrogène et remplacera les battoirs de nos romains. Elle fournira assez de gaz pour éclairer la salle et servira en même temps de poêle pour l'hiver... Le jeu de cet intéressant mécanisme sera conduit par un garçon de théâtre, qui chauffera les pièces et les artistes, d'après un bulletin à lui délivré par le directeur et noté comme un papier de musique; lequel directeur pourra soigner ses artistes et surtout les maîtresses qu'il aura au théâtre... La machine contient une espèce d'orgue qui, mis en jeu, imite le bruit d'un sifflet d'une manière étonnante... ressource utile pour les administrateurs dramatiques qui voudront faire abîmer des pièces qui traînent ou des acteurs qui sont malades six fois par semaine et qui entravent le répertoire... J'espère même faire

prononcer à notre machine les *bravi*, les *bravo*, les *brava* et les *dira* de messieurs du dilettantisme.

J'ai un intérêt dans le canal qui doit amener la marée montante aux Champs-Elysées, et l'on m'a soumis un projet, au moyen duquel on attirerait des bancs de harengs dans le bassin du Pont-Royal, où les amateurs pourraient les pêcher tout frais, ce qui ne laisserait pas que d'être très-agréable, si tout compte fait chaque hareng ne revenait pas à peu près à dix francs; mais ce sont de ces choses dans la confidence desquelles on ne met jamais les actionnaires d'une entreprise.

—J'ai aussi monopolisé la boulangerie mécanique, mais j'ai vendu au plutôt; car il y a cent à parier contre un que les actionnaires actuels se mettront dans le pétrin jusqu'aux oreilles. J'ai un intérêt plus ou moins fort dans toutes les poudres

dentifrices, liqueurs odontalgiques et pâtes pectorales du monde. Je suis associé à la plupart des administrations des nouvelles voitures que l'on a mises en circulation; les Omnibus, les Dames-Blanches, les Tricycles, les Berlines, les Citadines, tout ce qui roule dans Paris a passé par mes mains. Je viens de conclure de compte à demi, l'exploitation de la voiture qui doit charger cent personnes à la fois.

Les journaux, la littérature et les théâtres ne m'ont point évité. Il ne se joue presque pas de pièce nouvelle que je n'aie traité avec l'auteur d'une part des bénéfices moyennant une prime une fois donnée. J'ai le projet de réunir sous la même direction tous les théâtres de la Capitale, voire même les théâtres royaux, et dans de vastes bureaux tous les faiseurs de tragédies, de drames, de libretti, de couplets; et je veux faire travailler tous ces gens-là

pour mon compte à tant l'année et à tant la toise. Une fois le monopole bien organisé, il faudra bien que le public prenne tout ce que l'on fabriquera dans mes ateliers, attendu qu'il lui sera impossible de se fournir autre part.

Enfin, mon cher, je dispose un travail sur les puits artésiens, la direction des aerostats, et sur la fabrication générale des chlorures pour la désinfection des plus sales quartiers de Constantinople, en temps de peste. Puis j'attends avec impatience la comète de dix huit cent trente-deux. Il faudra qu'elle soit d'une nature et d'une espèce bien ingrate et bien sèche si je n'en tire pas pied ou aile, et avant dix ans, le gouvernement avec ses monopoles de tabacs, de postes et de loterie, de brevets de bouchers, de charcutiers, de boulangers et de libraires, ne sera qu'un petit garçon à côté de moi.

Et en huit mois, car il y a ce temps que nous ne nous sommes vus, j'ai gagné quatre millions : dans un an je les aurai triplés, et avant peu je compte passer en Amérique, m'entendre avec Bolivard et mettre en monopole les républiques du nouveau monde, pour la fourniture de tout ce qui est d'industrie et de commerce, car ce serait cruauté de refuser à ces braves gens les douceurs des produits de la civilisation européenne. Après quoi nous verrons : si la fantaisie de nous faire appeler *majesté* nous prenait un jour, peut-être octroyerions-nous à quelques débris de tribus des Natchez, des Mohicans ou des Siaoux, l'insigne faveur de nous ériger un trône et de nous saluer du titre de Jossu Ier du nom, empereur de, etc... qu'en dis-tu?

Jossu avait fini, il s'arrêta. Octave se leva, lui prit la main et la lui secouant

amicalement, lui dit en se disposant à le quitter :

— Mon cher, j'ai l'espérance aussitôt après ma réception au doctorat, d'être nommé médecin adjoint à l'hospice des Incurables..... n'oublie pas que je suis tout à toi!.... Et il sortit.

Parbleu, dit Jossu en achevant un verre de Champagne, il me donne là une excellente idée.... il faudra que je voye s'il n'y a pas moyen de mettre les hôpitaux en monopole!

VIII.

LA LINGÈRE.

Eh bien! Marianne, as-tu fait fortune?... as-tu bien mené ta barque sans mon secours?... tiendras-tu bientôt boutique?

KRILOF, *le Magasin de Modes*, comédie.

DEPUIS le jour où la présence d'Octave avait excité avec tant de force le ressentiment du rabbin, il n'avait plus été question de cette circonstance dans la maison de Wurtzmann, et la jeune Juive croyait déjà que son aïeul, revenu à des sentimens plus doux, réfléchissait à l'in-

surmontable répugnance qu'elle avait témoignée pour Jéricho; elle pensait que peut-être une nouvelle tentative pour fléchir le vieillard serait plus heureuse que la première. C'était l'illusion dont elle se berçait encore un mois après sa rencontre avec Adrienne, lorsqu'un jour, dans l'après-dînée, Wurtzmann entra chez elle et lui dit qu'il désirait qu'elle se préparât à l'accompagner pour une affaire qui la concernait, et sur laquelle il désirait avoir son avis. Sara, toute joyeuse de voir son grand-père la consulter en quelque chose, en conçut un augure favorable, se mit gaiement à sa toilette qui fut bientôt terminée, et suivit Wurtzmann avec l'espoir d'apprendre dans quelques instans un changement favorable dans sa situation.

Au coin des rues de Vendôme et Boucherat était une maison nouvellement bâtie, qui avait au rez-de-chaussée deux

jolies boutiques fort bien décorées, dont l'une était déjà occupée par un miroitier, et dont l'autre, non louée jusqu'alors, s'était cependant vu enlever son écriteau la veille; elle était distribuée de manière à ce qu'une marchande de modes ou une lingère pût s'y arranger commodément. La boutique était spacieuse, bien éclairée, garnie de tous les accessoires nécessaires à l'exploitation d'une lingerie, et l'arrière-boutique, donnant sur une cour et un jardin, était beaucoup mieux que ne le sont ordinairement ces sortes de pièces; elle pouvait parfaitement servir de salle à manger; bien des gros marchands de la rue Saint-Denis auraient payé cher pour en avoir une pareille.

A ce rez-de-chaussée se joignait un entresol de très-bon goût. Une petite antichambre précédait un fort joli salon après lequel venait une chambre à cou-

cher des plus élégamment ornées. Cet appartement, bien que petit, était un vrai bijou, et sa situation rapprochée des boulevards et des théâtres lui donnait encore un nouveau prix.

C'est devant cette maison que Wurtzmann fit arrêter sa petite-fille.

— Comment trouves-tu cela, lui dit-il en la lui montrant du doigt?

— Mais, mon père, cette maison est fort jolie!

— Serais-tu bien aise d'y demeurer?...

— Est-ce que vous voulez quitter celle que vous habitez?

— Non..... mais enfin tu ne peux rester éternellement avec moi; tu dois songer à faire ton chemin. Mademoiselle Dufrény m'a assuré, quelque temps après

ta sortie de chez elle, que tu connaissais assez la lingerie pour pouvoir diriger un établissement, et si un magasin comme celui que tu vois ouvert était mis à ta disposition, le refuserais-tu?.....

— Mais, mon père..... il faudrait donc que je vous quittasse..... et puis seule, à mon âge.....

La petite rusée ne disait pas tout ce qu'elle pensait! Seule! à son âge! quand on a un ami, et que l'on est indépendante!..... Bien que nous sachions que Sara est sage, nous ne pouvons dissimuler, qu'à la proposition de Wurtzmann, il lui passa tout-à-coup mille idées singulières par la tête, et malgré leur confusion, il lui fut facile de discerner que la pensée qu'elle pourrait plus facilement voir son Octave, dominait toutes les autres.

— Je n'entends pas non plus que tu

y sois long-temps seule, reprit le vieil israélite... mais nous parlerons de cela dans un autre moment, entrons.

Et ils visitèrent, dans tous leurs détails, le magasin, le petit appartement que nous venons de décrire; Sara ne put cacher son contentement à l'idée qu'elle pouvait être la maîtresse de tout ce qu'elle voyait.

—Eh bien! mon enfant, qu'en penses-tu?

— Oh! mon père, c'est charmant!

— Je suis bien aise que tu sois de mon avis... hier j'ai donné le denier-adieu, et je vais terminer avec le propriétaire...

—Mon cher papa, que vous êtes bon....

comment pourrai-je vous témoigner ma reconnaissance... ?

— Ma fille, tu as des devoirs à remplir... j'espère que tu ne l'oublieras pas.... c'est la seule reconnaissance que j'exige de toi..!

Sara comprit et soupira....

En ce moment ils se trouvaient à la porte du propriétaire : ils entrèrent, et le bail du magasin et de ses dépendances ne tarda pas à être signé.

Mais un local élégant et des peintures bien fraîches ne constituent pas un magasin : il faut encore que ce local soit garni de marchandises, et cette raison extrêmement simple, fit qu'en sortant de la rue de Vendôme, Wurtzmann et sa petite-fille se dirigèrent vers la rue Vivienne, et ne tardèrent pas à franchir le

seuil d'une maison qui rappelait bien des souvenirs à la pauvre Sara. Ils étaient chez mademoiselle Dufrény.

Celle-ci fit comme de coutume ses grandes exclamations en voyant entrer son ancienne élève.

Eh! mon Dieu, M. Wurtzmann, à quoi suis-je redevable de l'avantage de votre visite!... me ramèneriez vous Sara, par hasard?.. mais je vous en veux toujours.. j'ai encore sur le cœur la manière un peu brusque, dont vous m'avez retiré cette chère enfant.... moi qui l'aimais comme ma fille.... tenez, lorsqu'elle est revenue me voir dernièrement, j'ai failli en avoir une révolution...!

Et Wurtzmann qui savait qu'il ne fallait pas toucher la corde des révolutions avec mademoiselle Dufrény, se hâta d'en venir au but de sa démarche.

— Non, ma chère dame, dit-il à la marchande, je ne vous ramène pas Sara, mais je viens avec elle vous prier de lui être encore une fois utile en l'aidant de vos excellens conseils. Je veux l'établir : je lui ai loué un très-joli magasin, il faut qu'elle s'assortisse, et j'ai pensé que vous ne lui refuseriez pas de la diriger dans le choix de ses acquisitions. Je m'en rapporterai entièrement à vous pour le prix et le montant des mémoires; ce que vous ferez sera bien fait, et je payerai sur les factures que vous aurez consenties. Vous savez que l'israélite Wurtzmann ne demande de crédit ni de grâce à personne. Puis-je compter sur votre amitié aussi pour mon enfant.

— M. Wurtzmann, dit mademoiselle Dufrény, en prenant un air de dignité tout-à-fait de circonstance, lorsqu'une jeune personne, élevée honorablement dans une maison comme la mienne,

a su profiter du bon exemple qu'elle y a constamment trouvé sous tous les rapports de l'instruction et des mœurs...

A ce mot de *mœurs*, Sara, qui pourtant n'était rien moins que méchante, ne put s'empêcher de songer au capitaine de cuirassiers et au lieutenant de pompiers... mademoiselle Dufrény continua :

— ...... Je ne puis m'empêcher de la regarder comme ma fille, et il faudrait être dénaturée pour se refuser à l'aider dans une circonstance aussi critique que celle d'une ouverture d'établissement : Sara peut être assurée que je me ferai un devoir et un plaisir de surveiller tous les préparatif de son installation.

Ici mademoiselle Dufrény s'arrèta et attendit l'effet de son magnanime discours : Sara en fut tout émue et lui serra la main ; M. Wurtzmann lui en

témoigna vivement sa gratitude. Il fut convenu que le lendemain on se mettrait en campagne pour garnir le magasin de la rue de Vendôme.

En effet, en trois jours l'entresol fut meublé et la boutique encombrée de tulles, de linons, de battistes, de jaconas, de madupolams, de toiles et de percales de toutes sortes, et bientôt on y vit accourir tous les bons rentiers du Marais, dont quelques-uns formaient déjà des projets sur la jeune lingère, et pensaient qu'une vertu, élevée dans les principes de la rue Vivienne, ne résisterait pas long-temps à leurs soupirs d'ancien régime, à leurs ventres rebondis, et aux raisons sonnantes qu'ils savent ajouter avec tant de perspicacité, aux moyens naturels de séduction qui ont déjà vu cinquante printemps et qui ont assurément besoin d'être soutenus d'une large application du système monétaire.

Et vraiment pendant quelques jours, Sara fut enchantée de son petit établissement. Le grand-père ne lui avait plus reparlé de Jéricho :

— Peut-être, se disait-elle, renoncera-t-il à son projet.... si, un jour, il pouvait se laisser fléchir....

Puis elle secouait lentement sa jolie tête, un gros soupir s'échappait de sa poitrine, et ses beaux yeux se levaient au ciel avec une expression qui aurait désarmé l'ange des ténèbres, s'il eût médité sa perte.... mais vaincre les préjugés religieux d'un vieillard aveuglé par le fanatisme!..... elle ne devait pas l'espérer.

IX

UNE FLEUR.

Non, il n'est pas dans l'univers un être tel que toi, et s'il existait, ce serait vainement... Pour tous les mondes, je ne voudrais pas voir une femme qui te ressemblât et qui ne fût pas toi.

BYRON, *le Giaour.*

Je suis la fleur des champs... je suis le lis des vallées;... je me suis reposée sous l'ombre de l'*arbuste* que j'ai tant desiré;... il met sa main gauche sous ma tête, il m'embrasse de sa main droite,... que mon bien-aimé vienne dans mon jardin, et qu'il mange du fruit de mes arbres!... Je me levai pour aller ouvrir à mon bien-aimé... alors mon âme s'est fondue, j'ai été toute troublée, je n'ai plus su où j'étais...

SALOMON, *Cantique des Cantiques.*

Va, ma chère Judith, va..... encore cette fois... je t'en supplie... ce sera la dernière.... remets-lui ce billet, et s'il était

absent recommande bien que l'on n'oublie pas de le lui donner aussitôt qu'il sera rentré... tu m'entends.. maintenant hâte-toi...

C'est ainsi que parlait Sara à sa nourrice, un matin, et c'était un mois après son installation à la rue de Vendôme, en lui remettant un petit billet à l'adresse d'Octave, que Judith emporta, quoique cette mission parût lui causer quelque mécontentement, qui cependant céda devant l'affection qu'elle portait à celle qu'elle regardait comme son enfant.

Lorsqu'elle fut éloignée, la jeune lingère rentra dans son arrière magasin et se jetant sur une chaise, y resta long-temps plongée dans une profonde préoccupation. De temps à autre un frisson subit parcourait tout son corps, et une sorte de terreur la saisissait; tantôt le plaisir

semblait animer sa jolie physionomie, tantôt elle levait ses beaux yeux au ciel, semblait l'implorer et se tordait les mains avec l'angoisse du désespoir.

Deux sentimens, deux passions contraires semblaient lutter avec violence dans son sein; mais tout-à-coup elle se leva et parut avoir triomphé de ses irrésolutions.

— Ils l'auront voulu, s'écria t-elle, ils l'auront voulu!.. c'est la seule planche de salut qui puisse me dérober à leur cruel fanatisme... oui j'élève entre eux et moi un mur qu'ils n'oseront franchir... ils ne savent pas ces Juifs ce que renferme de résolution le cœur d'une jeune fille, qui s'est donné pour la vie... ils le sauront..

Ce court monologue parut ramener quelque calme dans l'âme de la petite-fille de Wurtzmann; cependant son agitation,

son impatience, ses terreurs momentanées décelaient les combats qui se livraient encore en elle et laissaient voir l'importance de la résolution qu'elle avair prise. Plusieurs fois elle était montée à son appartement, l'avait rangé avec plus de soin que de coutume, l'avait décoré de fleurs nouvelles et donnné à tout ce qui l'entourait un air de fête et de bonheur, et chose assez singulière, c'est qu'une collation délicate, recherchée, venait d'être déposée dans une armoire pratiquée aux pieds de son lit; on eût dit que la maîtresse de la maison se disposait à célébrer l'inauguration de son établissement, et que ses parens, ses amis, étaient attendus par elle, ce jour-là.

Ces préparatifs dont le but était un mystère, occupèrent Sara presque toute la journée, et lorsque la brune commença à étendre sa teinte grisâtre, elle fit fermer son magasin, congédia ses deux

demoiselles de comptoir, et, allumant deux flambeaux, elle monta à son entre-sol et les déposa sur la cheminée de sa chambre à coucher, puis elle se promena de nouveau avec agitation.

— C'est à huit heures que je lui ai dit de venir...pas avant... mais pas plus tard. Si Judith ne l'avait pas trouvé..s'il n'avait pas reçu ma lettre.... oh! demain.... demain, je ne sais... je ne sais si je pourrais encore....

Ici le timbre de la pendule sonna huit heures. Un bruit léger se fit entendre dans l'anti-chambre; Sara tressaillit.... Octave parut.

—Ma Sara! s'écria-t-il en lui prenant la main, dans quelle affreuse inquiétude m'a jeté ton billet... je n'ai pas vu Judith... je t'ai cru malade...

— Non, mon ami, non, répondit-elle avec un sourire plein de mélancolie..... mais toujours, toujours de nouveaux chagrins...

— Quoi donc! que peut-il être encore arrivé!...

— Nous en parlerons tout-à-l'heure... Mais mon ami, ajouta-t-elle en faisant un effort pour reprendre quelque sérénité, vous ne me dites rien de mon petit logement... Comment le trouvez-vous? vous ne le connaissiez pas!...

En effet, Octave qui n'était encore venu que deux ou trois fois chez la jeune lingère, n'avait été reçu que dans l'arrière magasin, et n'avait pas encore pénétré dans l'entresol. Sara jusqu'alors avait toujours évité de se trouver seule avec lui; aussi fut-il étonné de l'élégance de l'ordre du charme qui régnaient dans ce réduit de jeune fille. Un lit à rideaux

de mousseline brodée, drapés avec beaucoup de grâce, une armoire à glace, une toilette, meublaient la chambre à coucher; une pendule et des vases décoraient la cheminée, surmontée d'une belle glace; un tapis, d'un très-bon goût, couvrait le parquet; un superbe guéridon, en acajou massif et à griffes de lion, était au milieu de la chambre. Enfin Wurtzmann n'avait rien négligé pour séduire sa petite fille; il avait pensé que la vanité satisfaite, que ce sentiment inné et si fort de la propriété, remplaceraient dans le cœur de sa fille d'autres sentimens qu'il voulait, qu'il exigeait, qu'elle en bannît: Wurtzmann avait calculé en vieillard.

— Que cet asile est délicieux, dit Octave en parcourant des yeux la chambre où chaque nuit reposait sa Sara...Quelle félicité ne serait pas la mienne, si je pouvais y passer ma vie avec toi!..

— Nous ne devons pas l'espérer, mon ami, mais au moins, nous y passerons cette soirée... J'en ai formé le projet.... me refuseras-tu?

Pour toute réponse, le jeune homme pressa sa maîtresse contre son cœur! Elle continua :

— Mon ami, mon Octave, viens t'asseoir là, tout près de moi..... comme le jour où chez toi..... te rappelles-tu..... quand tu fus si généreux... te le rappelles-tu, mon ami?

— Sara!... dit Octave.... et il recula presqu'effrayé!.... Elle le ramena par la main.

— Veux-tu donc me fuir, dit-elle? ne veux-tu pas t'asseoir près de moi..

Il l'atitra sur ses genoux, et tous deux

occupèrent le même fauteuil. Sara avait passé son bras autour du cou d'Octave; leurs joues se touchaient, elles étaient brûlantes..... Octave frémissait..... il se rappelait la scène du rendez-vous...

Il essaya de détourner ces pensées :

— Tu avais à me parler, dit-il avec effort...

— Voudrais-tu donc déjà me quitter?.. pourtant, je compte te garder bien tard... mon ami, nos instans sont comptés.... peu de jours, comme celui-ci, nous restent.... Bientôt.... écoute-moi bien, Octave.... bientôt nous serons tout-à-fait séparés.. Hier au soir, après une cérémonie qui a réuni chez mon grand-père toute notre famille, il a été décidé que dans un mois, j'épouserais Jéricho..... Oui, eux autres, ils ont décidé cela.... Je puis refuser, je le sais.... vos lois me

me protègent... Mais hélas! ma religion ne me defend-elle pas d'en invoquer la puissance protectrice?..... dois-je troubler, pour jamais, le bonheur de mon bon père... et si je le quittais pour toi, oh! il en mourrait...

Octave se lèva en se frappant le front de colère... La jeune Juive l'entoura de ses bras et le fit asseoir de nouveau à côté d'elle...

— Je veux que tu restes-là, reprit-elle, n'es-tu pas à moi!... ne suis-je pas maîtresse de faire de toi tout ce qu'il me plaît!... Reste!.... Oui... tu es à moi..... tout entier.

Puis elle approcha sa bouche du cou de son amant et lui donna un baiser.

— Sara, lui dit celui-ci, Sara, je t'en conjure à mon tour aujourd'hui, laisse-

moi : aie pitié de ton ami : veux-tu que je viole mes sermens, crois-tu qu'ils tiendraient contre tes caresses, contre la solitude qui nous enveloppe, contre l'enchantement où me plonge l'aspect de cet appartement, que tu as paré comme une chambre nuptiale.

— Ne parle pas de cela à présent, reprit-elle, en lui mettant sa jolie main sur la bouche, tais-toi! mais supose un instant que, mon père a consenti à notre union, suppose que ce matin nous avons été unis, que pour fuir un éclat, un bruit toujours importun pour deux époux qui viennent de se jurer un amour éternel, nous nous sommes cachés ici, que nous ne voulons être que deux à la table du festin, et que nous allons nous y asseoir, boire dans le même verre, nous servir de la même assiette, partager les mêmes mets et ne rien prendre, moi qui ne vienne de toi, et toi, qui ne soit offert par ta chérie.

— Sara que me dis-tu...? Pourquoi veux-tu m'enivrer d'une illusion si délicieusement et si cruellement décevante, que le réveil tuerait.

— Mon Octave je ne te crée pas une illusion. Tiens, vois, ne sont-ce pas là les préparatifs d'un festin? Veux-tu le partager avec moi?

Et elle lui montrait ce que renfermait l'armoire et lui faisait voir chaque chose avec une satisfaction presqu'enfantine. Octave n'y comprenait rien!

— Veux-tu maintenant, continua-t-elle, aider ta petite femme à dresser le couvert. Tiens, approche ce guéridon, prends dans cette armoire une nappe, non, ou je vais la prendre moi-même, tu me dérangerais quelque chose, donne-moi à présent cette volaille, ces confitures, ces biscuits, bien. Vois-tu quand

on est deux, que l'on s'entend bien et qu'il y a là une petite femme de ménage, vois-tu que tout cela est bien vite ordonné. Et la jolie fille allait, venait, se démenait, et ce n'était pas sans quelque coquetterie de sa part, car pendant tout ce temps, son amant admirait la grâce et la gentillesse qu'elle mettait à faire la moindre chose, puis de temps en temps elle jetait sur lui un regard bien expressif, bien malicieux et n'en continuait pas moins les préparatifs de son petit souper.

Octave de son côté faisait tout ce que lui disait Sara, mais, sans y rien comprendre, il attendait le dénouement. Cependant il remarqua que la douce enfant causait beaucoup; comme quelqu'un qui cherche à s'étourdir.

Et lorsque tout fut servi, elle fit encore asseoir son Octave auprès d'elle, ils se mirent devant le même couvert.

— Maintenant découpe ce perdreau, dit Sara,... bien ! partageons cette aile... attends donc... je veux que tu manges ce morceau... c'est moi qui l'ai coupé... tu vas me donner l'autre... donne-moi aussi à boire... verse davantage... il en faut pour deux... à ton tour...

Et, après avoir bu, elle donna le verre à son amant et lui fit prendre ce qui restait.

— Trouves-tu cette manière bonne... crois-tu qu'il y ait bien des repas comme celui-ci... crois-tu que si nous avions trente invités nous serions plus heureux ?

Et le repas continuait ainsi : le dessert fut encore plus attrayant ; on se partageait un fruit, un grain de raisin. Octave portait-il une amande, à sa bouche, vite Sara la lui arrachait et la

croquait en se moquant de lui; puis elle se leva tout-à-coup et courut à son armoire...

— Je veux que tu boives du Champagne, s'écria-t-elle... je n'en ai jamais goûté... mais avec toi... j'en essayerai...

Et bientôt une partie du liquide fougueux inonda Octave, grâce à la maligne enfant qui riait aux éclats de la feinte colère de son amant. Elle emplit un verre, se contenta d'effleurer de ses lèvres la mousse qui débordait, et le présenta à Octave.

— Je me griserais, dit-elle, et ce n'est pas ainsi que je veux perdre ma raison avec toi.

— Mais, chère amie, dit enfin Octave, comment se fait-il que tu sois si gaie lorsqu'un affreux malheur nous menace.. Je ne te comprends pas!

— Je ne me comprends pas moi-même, répondit-elle en se penchant sur la poitrine de son ami pour lui dérober sa rougeur et quelques larmes qu'elle laissait échapper... je ne me comprends pas moi-même... mais je l'ai juré... ils ne m'auront pas!... non, ils ne m'auront jamais!... Est-ce que tu voudrais que je fusse à Jéricho, continua-t-elle en levant sur lui ses beaux yeux où brillaient encore les larmes qu'elle avait voulu cacher!...

— Que dis-tu, Sara... moi consentir à ce que tu sois à cet homme!... je te disputerais à ton Dieu lui-même!

— Ils le veulent pourtant eux tous... ils ont fixé le jour... Oui, je te l'ai déjà dit, je puis résister... attends ma vingt et unième année... alors je serai libre... mais trois ans encore sans que tu sois à moi... qui sait si tu aimeras toujours ta

Sara... tant d'obstacles tueront peut-être ton amour... O mon Octave, m'aimes-tu bien?

Elle passa de nouveau ses bras autour du cou de son amant, et le dévora d'un regard d'une expression indéfinissable.

— Sara, dit Octave dont le sang brûlait les veines, et dont la voix était altérée par les désirs... Sara! ne m'as-tu pas dit tout-à-l'heure : « Suppose que nous sommes époux... que ce repas est le festin des noces... » Sara! une fièvre ardente m'incendie, me consume... ah! prends pitié de ton amant... Ce lit! ce lit! est-ce la couche nuptiale?... ange de ma vie... le veux-tu?... alors ils ne t'auraient jamais...

Elle répondit en jetant du côté de l'alcove un coup-d'œil rempli tout-à-la-fois de terreur et d'amour... son sein pal-

pita avec violence... tout son corps tremb-la d'un frémissement de volupté... elle tomba presqu'inanimée dans les bras de son ami.

— Octave ! mon-bien aimé !... mon chéri !... cette barrière, ils n'oseront peut-être la franchir... je ne veux pas être à eux... mais à toi ! à toi... jusqu'à la mort !...

Le bouillant jeune homme l'enleva dans ses bras.... c'était du feu qui faisait battre ses artères... nul pouvoir humain n'était plus capable de l'arrêter... l'heure était sonnée pour la jeune vierge...

En cet instant une des plus belles roses, dont la jeune Juive avait parfumé sa chambre, se détacha de sa tige, et roula mollement sur le tapis, qu'elle couvrit de ses feuilles embaumées !

X.

LE LENDEMAIN.

... Il dit avoir été reçu ! que dit-il ? quoi ?...
Dans son lit ! — Tout ce que vous voudrez. — Avec elle ?
. . . . . . J'en frissonne du haut en bas !

OTHELLO, *imitation d'Alfred de Vigny.*

. . . . . . Je crois que, sur mon âme,
Nous sommes *deux* chez vous ?.. ah ! c'est trop *d'un*, madame !

VICTOR HUGO, *Hernani.*

Le jour parut et trouva les deux amans fatigués de bonheur, endormis dans les bras l'un de l'autre ; Octave se réveilla le

premier et contempla avec orgueil et délices, la tendre victime qu'il avait immolée la veille. Qu'en ce moment elle était belle et séduisante! que de charmes nouveaux cette tête, déjà si parfaite, si gracieuse, avait acquis!.... et quand elle ouvrit ses yeux noirs remplis d'une langueur et d'un étonnement enchanteurs, que lui laissaient les souvenirs confus de la nuit, Octave ne put retenir un cri d'admiration et d'amour, il enlaça de ses bras la céleste créature et lui prodigua de nouveau ces caresses dont ils s'étaient enivrés tant de fois, et la timide jeune fille à peine revenue de sa surprise, et croyant encore aux prestiges d'un songe, les repoussait et s'en défendait comme des impostures d'un rêve voluptueusement et cruellement trompeur. Mais son impétueux amant ne tint cette fois aucun compte, ni de ses prières, ni même de ses larmes qu'il eut l'art de sécher bien vite.

Et quand une heure d'inexprimable félicité se fut encore écoulée, la jeune Juive dit d'une voix tremblante :

— Maintenant... mon Octave... maintenant..... que penseras-tu de moi?.... Rappelle-toi le sort d'Adrienne!....

Elle frémit en prononçant ces derniers mots....

— Le sort d'Adrienne!... Veux-tu donc profaner notre amour, en le comparant à la folie liaison de cette femme avec Casimir?... mais toi, Sara... tu es maintenant ma femme..... aux yeux de ton Dieu et devant ma conscience.... rien ne peut plus nous séparer que la mort.... n'es-tu pas ma vie, mon âme, mon existence tout entière... pourrais-je me séparer de toi sans mourir?.....

— Et si tu changeais pourtant?....

mon père me l'a dit un jour.... Si le mépris remplaçait cet amour dont je suis si fière, si heureuse.... si tu venais à me repousser... si l'affreuse prédiction que l'on m'a faite venait à s'accomplir?...

— Ecoute, Sara, je le jure ici à la face du ciel, par notre amour, par ce que les hommes ont de plus sacré.... tu es ma femme, l'épouse de mon cœur, jamais, une autre ne te remplacera... veux-tu faire le même serment?....

Octave n'avait pas besoin d'exiger une pareille garantie, depuis long-temps elle était gravée au fond du cœur de la jeune Juive.

— Mais, dis-moi à présent, continua Octave, dis-moi, chère Sara.... pourquoi donc avais-tu fait, hier, tous ces apprêts... pourquoi cet appareil qui m'a surpris,

mais dont je n'ai pu dans mon étonnement te demander la cause....

La jeune fille confuse, cacha sa tête dans le sein de son amant et murmura :

— Ne te l'ai-je pas dit, mon ami,... ils ont fixé le jour... où je serais à un autre.... eh bien! je ne l'ai pas voulu..... n'est-ce pas à toi que j'appartiens.... ce que je t'ai donné était à toi.... devais-je le laisser à qui n'était pas toi-même... Si tu savais quels combats ont déchiré mon pauvre cœur... mais, tu l'as emporté.... maintenant ils n'oseraient plus,.. car je leur dirais, s'il le faut, que je me suis donnée à toi,... à un chrétien... me comprends-tu, à présent....

Elle leva sur lui un timide regard qu'elle baissa aussitôt... L'heureux jeune homme pour toute réponse la dévora de caresses....

— Mon ami, dit tout-à-coup Sara, n'entends-tu pas... on frappe en bas... à la porte du magasin....

— Crois-tu?

— J'en suis sûre... Oh, mon Dieu! si c'était mon grand-père?... mais non... il est de trop bonne heure encore... attends! je vais me lever et voir à travers la persienne?....

— Ah, mon Dieu! s'écria-t-elle de nouveau.... c'est Jéricho!.... que vais-je devenir....

— C'est Jéricho.... laisse-moi faire.... je vais le recevoir convenablement... de long-temps il ne sera tenté de te déranger si matin...

— Y songes-tu, Octave,... veux-tu

donc me perdre tout à fait...? s'il te voyait... ce serait fait de moi...

— Tu as raison.... Eh bien! laisse-le frapper... il n'enfoncera pas la porte... et, quand il sera las de heurter, il faudra bien qu'il s'en aille...

— Il ne frappe plus... serait-il parti?... mais il n'est plus là... si le ciel nous en avait débarrassés.

Au même instant on sonna à la porte de l'entresol.

— Il est là, dit Sara, à moitié morte de frayeur...

Et elle vint toute saisie se réfugier vers le lit... elle tremblait comme une feuille...

— Pourquoi ne puis-je briser les os

de ce misérable, disait Octave, en se rongeant les poings...!

— Tais-toi, mon ami, je t'en conjure... il s'éloignera peut-être...

Les coups de sonnette devinrent plus forts... et l'on entendit la voix de l'Israélite, criant : Sara! Sara! puis il se faisait un moment de silence... puis la sonnette était agitée avec plus de violence.

Sara se mourait de peur, Octave frémissait de colère, et il lui fallait toute la crainte de compromettre son amie, pour qu'il ne s'élançât pas afin de châtier l'importun marchand de lorgnettes.

Enfin le vacarme et les appels de Jéricho devinrent tellement bruyans, que Sara craignit qu'il ne finît par ameuter les voisins, et qu'il n'occasionât quelque scandale dans la maison.

— Mon ami, dit-elle à Octave, rassemble tes habits, cache-toi dans cette armoire.... je vais lui ouvrir, et quand il m'aura dit ce qui l'amène, j'aurai bientôt fait de le congédier...

— Quoi, tu veux que je me cache pour ce drôle..?

— Non.. mais pour moi...!

— Je t'obéis....

Il rassembla ses hardes à la hâte, fit disparaître tout ce qui pouvait annoncer la présence d'un homme; Sara, qui avait passé une robe et qui s'était jeté un châle sur les épaules, enferma Octave dans l'armoire, et s'avançant vers la porte qui donne sur l'escalier, demanda qui frappait ainsi chez elle.

— C'est moi.. moi que je frabbe depuis une heure... oufrez-moi... oufrez-moi tonc...

— Qui, vous?..

— Ah! fous me reconnaissez bas... moi Jéricho...! ah! che fois bien que c'est fait exbrès... fous êtes bas seule, Sara...!

— Ah! c'est vous qui faites ce vacarme à ma porte... je vous en remercie... si vous me donnez souvent de pareilles sérénades je ne risque rien de faire mettre des sourdines partout... allons entrez... que me voulez-vous?

Elle ouvrit la première porte... mais Jéricho, l'œil enflammé, la figure renversée, la poussa brusquement, regarda de tous côtés, et sans lui répondre se précipita au fond de l'appartement.

— Mais où courez-vous... Jéricho?... que signifie cette conduite... n'êtes-vous pas honteux... je vous défends d'aller plus loin...

Les cris de la jeune fille étaient perdus,

Jéricho était dans la chambre à coucher, et dans son accès de brutale jalousie, il jetait partout des regards insolemment investigateurs, heureusement Sara avait retiré la clef de l'armoire.

— Mais ce que vous faites là, reprit cette dernière, est de la dernière inconvenance; enfin, que venez-vous faire ici?

— Che fiens, che fiens rien faire... est-ce que che peux bas venir fous foir? Cet appartement il était bresqu'autant à moi qu'à fous, puisque nous devons bientôt nous marier.

— Eh bien! en attendant cet événement, et que vous deveniez le maître de cet appartement, je vous prie de ne pas oublier que j'en suis encore la maîtresse, et je vous engage à n'y revenir que quand je vous y inviterai.

— Ah! pardié, alors ce sera chamais.

Mais bourquoi que fous afez été si long-dans à m'oufrir.

— Parce que je dormais. Je me suis couchée tard, et comme c'est dimanche, et qu'on n'ouvre pas le magasin....

— Oh! timanche! fous parlez comme une chrédienne; timanche! che le respecte pas, moi.

— C'est possible, mais il faut au moins respecter le commissaire de police, et c'est ce que je fais.

Pendant ce temps, Jéricho promenait ses regards sur le guéridon encore couvert des débris du souper.

— Je m'étonne bas, reprit-il, si vous avre dormi si tard, y baraît que vous avre fait ponpanse toute la nuit. Fous célébrez la carnaval de ponne heure; nous sommes pourtant pas engore dans le

mois de *Ouder;* c'est bourtant bas *Pourim* de sitôt!

Sara rougit jusqu'au blanc des yeux et fut décontenancé. Elle avait oublié le guéridon accusateur...

— En effet, répondit-elle en balbutiant, j'ai soupé un peu tard..je comptais avoir deux ou trois de mes amies pour fêter mon installation..... et il n'en est venu qu'une...

— Che pourrais pas savoir zon nom..

—Jéricho... vous commencez à m'impatienter... je vous prie de cesser vos questions et vos importunités, et d'abréger votre visite...

— Ah!.. c'est pon... c'est pon... parce que je découfre....

—Que decouvrez-vous...s'il vous plait? Je me plaindrai à mon père de la manière

insultante dont vous vous conduisez ici.. et vous savez qu'il n'entendra pas raison à cet égard...et puisque vous n'avez rien à me dire que des choses déplacées et injurieuses... je vous engage à sortir...

— Ah! fous me chassez... c'est pon... c'est pon... quand che serai fotre mari... nous ferrons... Ah! che va dire à Wurtzmann... che fas lui dire tout suite... tout suite.. oh! che vois bien.. che vois bien!..

— Voyez tout ce que vous voudrez, mais sortez...

En effet Jéricho sortit, mais en fureur, et fulminant mille malédictions contre le traitement qu'il recevait de sa cousine. Celle-ci, heureuse d'être débarrassée de sa dangereuse visite, ferma soigneusement la porte sur le Juif qu'elle vit s'éloigner à travers les persiennes. Quand elle crut être bien assurée qu'il était parti, elle ac-

courut ouvrir l'armoire : Octave en sortit pâle de colère et de malaise.

— Je t'aime de toute mon âme, dit-il, ma Sara, je donnerais pour toi ma vie; mais n'exige jamais que je joue une seconde fois ce rôle... il est au-dessus de mes forces... vingt fois j'ai été sur le point de briser la porte et de jeter ton misérable cousin par la fenêtre.

Un baiser bien tendre, bien prolongé fut la réponse et le remerciement de Sara. Octave s'habilla et se disposa à sortir. Néanmoins les deux amans trouvèrent que le superflu du souper pouvait encore fournir à un fort joli déjeuner. Ils se remirent à table et les tendres folies de la veille et du matin recommencèrent.....

En se séparant, ils convinrent que le

samedi suivant verrait renaître ces instans de bonheur.

A l'instant où le jeune étudiant sortait de l'appartement de Sara et où il baisait une main bien blanche qu'on lui tendait, la tête d'un homme placé au premier étage s'avança sur la rampe et cet homme put voir l'action d'Octave et entendre le dernier adieu des deux amans.

C'était Jéricho qu'une réflexion avait ramené. Il avait résolu d'espionner sa cousine, et sa désolation ne connut plus de bornes lorsqu'il eut acquis la certitude de son malheur ; ce dernier coup l'accabla : il prit sur-le-champ un parti désespérée.

XI.

LE MARCHAND D'HOMMES.

La chair que j'exige de lui m'appartient ; je l'ai payée assez cher, et je la veux !

SHILOCK.

A la porte de l'allée de l'une des maisons de la rue Jean-Pain-Mollet, on peut voir dans un cadre vermoulu, et sous un verre étoilé et couvert d'éclaboussures, un tableau annonçant qu'au quatrième

étage de cette maison, sont établis les bureaux d'un industriel qui, moyennant une très-minime rétribution, vous procure des emplois extrêmement lucratifs, se charge de fournir des sujets distingués pour toutes les places imaginables, et permet à son secrétaire de s'occuper des placemens des domestiques et gens de peine. On ne paye rien d'avance, qu'une somme de cinq ou dix francs, pour l'enregistrement de la demande ou de l'offre que l'on fait; on est remis à deux ou trois jours pour avoir solution, et lorsque l'on revient, on peut être assuré, que l'emploi, pour lequel on s'est fait inscrire, venait malheureusement d'être donné. Mais comme il reste encore une infinité de places dont l'actif buraliste peut disposer, on a la faculté, en payant un nouvel enregistrement, de concourir une seconde fois.

Mais ce n'étaient là que les bagatelles

de la porte : la grande spéculation du patron de la case, était de fournir des remplaçans aux jeunes gens appelés au service de l'état. Tout individu ayant l'âge, les qualités et les formes voulues pour faire une machine à manœuvres, pouvait se présenter chez lui, et était assuré d'y trouver, en attendant un acheteur, le logement et quarante sous à dépenser par jour, avance à prélever sur l'engagement à venir dont le montant ne sortait des mains du brocanteur d'hommes, que pour passer entre celles du marchand de vin et des demoiselles établies au coin de la rue Jean-Pain-Mollet ou de la Mortellerie. Après quoi, le misérable qui venait d'aliéner sa liberté pour plusieurs années, et d'en dévorer le prix en quelques semaines, allait manger héroïquement sous les drapeaux, les cinq sous que lui donne généreusement, chaque jour, sa majesté très-chrétienne ; sauf une toute petite retenue de vingt

centimes qu'elle lui fait subir pour des fournitures de chapeaux, de souliers, de chemises et de mille autres choses que le pauvre diable n'use pas du tout pour son compte, mais bien dans l'intérêt et pour le bon plaisir de la dite majesté.

Un jour que cet homme était à récapituler les bénéfices que les dupes du mois avaient laissés entre ses mains; et à passer sur son registre une revue de ses forces militaires, un individu d'un piètre et misérable aspect, et dont l'air piteux et déconfit, excitait plutôt le rire que la pitié, se présenta devant le négociant de la rue Jean-Pain-Mollet.

Il salua humblement en entrant :

— Monsié, dit-il, monsié, che zuis dans la pli grand tourment et che avre pesoin te fous...

— C'est possible, mon ami... mais je crois que c'est à mon secrétaire qu'il faut vous adresser... le placement des domestiques est de son ressort.

— Che zuis un zerviteur du frai Dieu, monsié, mais je zuis le domestique de bersonne autrement...

— Alors, qu'est-ce qu'il y a pour votre service... Ah! peut-être désirez-vous une place dans les pompes funèbres..... vous m'avez tout l'air d'être taillé pour cela.... j'ai justement votre affaire; croque-mort en chef!.. une excellente place, ma foi..... quinze cents francs de fixe.... des remises et des profits... cela vous va-t-il.... je vous enregistre...

— C'est bas ça... c'est bas ça... je avre une grande chagrin, et je foulais mourir.

— Alors cela ne me regarde pas..... adressez-vous à un médecin... à un apo-

thicaire..... prenez de l'acétate de morphine ou de l'acide hydrocianique, et laissez-moi tranquille.

— Je fous temande bardon..... mais che feux bas mourir bar le boizon..... c'était trop gommun, je foulais mourir commè les sept Machabées, en brafe soldat.

—Pas mal vu... par le temps qui court, c'est une mort assez lente.... vous n'êtes pas pressé à ce qu'il paraît...

— Che fous temante encore bardon... je zuis très-bressé... tout de suite...

— De sorte que vous voulez vous engager.

— Nein, nein, che foulais pas me engacher pour rien, c'était défendu par les saints gommandemens. Che foulais me fendre; agetez-moi, monsié.

— Eh! que diable voulez-vous que je

fasse d'un modèle comme vous ? mon cher, vous n'êtes pas même bon à faire un fifre. Vous avez l'encolure du poltron le plus fieffé...

—C'est frai, che zuis boltron ; mais aussi che zuis pousé à bout, et dans ce cas un boltron il être toujours très-dangereux.

— C'est possible, mon ami, mais sérieusement je ne veux pas de vous ; vous n'avez ni l'extérieur ni la force convenables.

— Che conviens que che zuis pas un Goliath, ni un Samson, mais...

— Mais je ne veux pas me charger de vous trouver un acheteur, retournez aux vieux habits et aux vieux galons, oubliez vos velléités guerroyantes, car je doute fort que le bâton de maréchal de France se trouve jamais dans votre giberne.

— Che fous avre déjà dit que c'était le désespoir et pas du tout l'ambition qui me fesait faire zeci. Monsié, âgetez-moi...

Le recruteur impatienté de l'opiniâtreté de son client, se levait pour prendre Jéricho par les épaules et le jeter dans l'escalier, lorsque la porte s'ouvrit ; un jeune homme dont tout l'extérieur annonçait l'opulence entra, fit un signe de protection au maître de la maison et se jeta sur une chaise.

— Mon cher, pour un homme qui ne s'occupe que d'affaires tout-à-fait terrestres, vous êtes logé diablement près du ciel. Pour la commodité de vos cliens vous devriez avoir, au bas de votre rampe, Borak la fameuse jument de Mahomet; ouf!!

Celui auquel s'adressait M. Jossu, car c'était lui, répondit en faisant au nouveau

client autant de salutations et de politesses qu'il avait fait essuyer de rebufades au premier visiteur.

— C'est vrai, monsieur, mais mon établissement est connu depuis un si grand nombre d'années, que sans m'exposer à perdre une partie de ma clientelle, je ne puis changer de domicile. C'est cependant le conseil que m'ont donné plusieurs grands personnages qui m'honorent de leur confiance. Mais en quoi puis-je avoir l'honneur d'être utile à monsieur? Monsieur aurait-il besoin d'un secrétaire, d'un intendant, d'un maître d'hôtel, d'une livrée tout entière? J'ai cela, tout cela, et en vingt-quatre heures...

— Non, mon cher, non, il y a longtemps que je suis empoisonné de la kirielle d'animaux que vous venez de nommer. J'ai besoin d'un remplaçant.

— J'en ai vingt à la disposition de

monsieur. Monsieur désire sans doute faire la chose grandement? J'ai des hommes de cinq pieds onze pouces, magnifiques! qui feront le plus grand honneur à leurs acheteurs, et si monsieur veut se donner la peine de passer dans le magasin...

— Ah! vous avez un magasin.

— J'entends par magasin la salle où se réunissent pour boire, manger et fumer, en attendant leur départ, les hommes qui m'appartiennent. Je vous fais mille excuses de la peine que cela vous donnera, mais vous serez à même de choisir et d'examiner tout à votre aise.

Jéricho qui était resté dans un coin s'approcha alors et dit à Jossu :

— Mon brafe monsié, fous avre besoin d'un homme, âgetez-moi.

— Comment, drôle, s'écria l'homme d'affaires irrité, vous êtes encore ici, voulez-vous bien sortir ! Croiriez-vous, monsieur, qu'un être fagoté comme celui-là a la prétention d'entrer au service de Sa Majesté. Ça veut se vendre ! en 1812, ce n'est pas l'embarras, j'aurais pu en tirer parti, on aurait fait des soldats avec des singes et des chiens habillés. Mais aujourd'hui que l'armée regorge de sujets distingués, d'hommes superbes, n'est-il pas excessivement ridicule de voir s'offrir un magot de cette sorte. Sortez, vous dis-je.

— Un moment, un moment, mon cher, reprit Jossu, qui son binocle sur les yeux examinait Jéricho comme une bête de somme qu'il aurait marchandée dans une foire, un instant... je crois connaître cette figure-là... Eh ! parbleu oui... c'est le marchand de lorgnettes d'un théâtre du boulevard... c'est... c'est...

— Stéphann Jéricho, à fotre service, monsié, âgetez-moi, che vous zupplie... en zouvenir de notre anzienne gonaissance...

— Comment, mon ami, vous avez l'honneur de connaître monsieur, dit le marchand d'hommes un peu radouci... si j'avais su...

— Oui... oui... j'ai vu cet homme... quelque part; je ne sais où... au théâtre, n'est-ce pas?...

— Fous fous rabelés bien, monsié Chossu... que che vous ai fu bien zouvent, quand vous étiez aux Funambules et que...

— Oui... oui... je me rappelle... je me rappelle... c'est bien... c'est bien...

— Et pouis che fous ai fu pien soufent

chez Job Nepthali, le marchand d'oiseaux, quand fous feniés pour...

— Bon... bon... mon ami, je ne vous demande pas tout cela...

— Et pouis encore à la champre des téputés... dans le temps des maufiettes... ah! ah! ah! fous fous rappelés bien, monsié Chossu...

— Ce drôle a une mémoire désespérante, murmura Jossu... Mais sérieusement, Jéricho, vous voulez prendre du service... d'où vous vient donc cette résolution qui ne me semble guère en harmonie avec vos habitudes et votre caractère?

— La désesboir, monsié, la pli grand désesboir... l'apomination d'Israël il être entré dans la maison de Würtzmann... Sara, que je tevais épouser, il s'être lifré

à un Philistin, à un Amalécite, à un Goï... elle trafaille les saints jours de *chabess*... elle borte des voiles et des robes de soie noire, quoiqu'elle soit pas en deuil; ce qui est exbressément défendu par notre relichion... elle a foulé aux bieds notre loi... et il peut plus être mon femme... che feux mourir...

— Eh bien! s'il ne s'agit que de cela, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous être utile... d'ailleurs cela débarrassera ce pauvre Octave d'un espion fort ennuyeux, pensa Jossu; puis s'adressant au brocanteur...

— Monsieur, je vous ai dit que je voulais un remplaçant... je ne tiens pas au prix... arrangez-vous avec cet homme... je n'en veux pas d'autre... vous m'entendez!... Tiens, mon garçon, voici quatre napoléons à compte sur le marché... va boire à ma santé.

Le Juif en voyant les pièces d'or oublia son chagrin et fit de grandes salutations tout en pesant dans sa main l'or qu'il venait de recevoir.

— Si monsieur veut absolument cet homme, dit le marchand émerveillé de la générosité de Jossu, il n'y a rien à répliquer; mais j'ai peur que cet individu n'ait quelqu'infirmité... quelqu'incapacité occulte... et puis il a l'air si ganache... si poltron!

— Et qu'importe... qui vous dit que dans ce corps chétif, sec et maigre, il n'y a pas une âme capable de grandes choses. Vous autres, marchands de chair humaine, vous ne prisez un homme qu'à tant la toise... Si la force physique n'est pas à dédaigner chez un soldat, le courage, la force morale, sont des qualités infiniment plus nécessaires et plus précieuses... Un soldat n'est pas toujours

une muraille, c'est plus souvent un projectile qu'il faut pouvoir lancer facilement... Dans nos désastreuses campagnes d'Espagne (vieux style s'entend) le maréchal Lefebvre disait : Les grenadiers n'ont pas enlevé cette position, enfoncé les portes de cette ville... allez me chercher les voltigeurs, et dans dix minutes tout sera fini. — Et le maréchal ne se trompait pas; les voltigeurs partaient et tout était fini.... Il y a mille préjugés semblables à celui-là dans la manipulation de la matière militaire, dont on reviendra... Avez-vous servi, M. l'homme d'affaires?...

— Oui, Monsieur... j'ai d'abord été racoleur sous l'ancien régime... j'étais bien jeune.... mais j'étais doué d'une éloquence!... une éloquence entraînante, qui, jointe à quelques verres de vin frelaté et à de bonnes poucettes, avait une influence étonnante sur la bonne volonté

des jeunes gens de l'époque... puis j'ai fait partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI, je fus grenadier de la convention, mameluck dans le régiment mahométan de la garde impériale... puis sous-officier de carabiniers, puis quartier-maître... et c'est alors que j'ai pris le goût des affaires...

— Donc vous devez entendre la partie... tenez, moi, j'ai mes idées sur l'administration militaire... j'aime à bavarder... causons un peu...

— Monsieur me fait trop d'honneur... et certainement je ne puis que gagner à discuter avec quelqu'un d'aussi éclairé... d'aussi...

— Je ne demande pas à être flatté, je veux au contraire que vous me contredisiez.... si je me trompe; mais, si pendant ce temps, vous faisiez dresser l'engagement de notre homme....

—Nous allons d'abord le faire examiner par mon médecin... il n'aura plus qu'à signer, sauf incapacité..... je vais le remettre entre les mains de mon secrétaire....

Il sonna et un petit homme bancal et bossu se présenta en fourrant furtivement dans sa poche une paire de mauvais bas qu'il était en train de raccommoder.....

— M. Robert, faites visiter cet homme par le docteur, et s'il est déclaré bon, dressez son engagement, et conduisez-le au magasin... Recommandez qu'on en ait le plus grand soin, ensuite il signera... — Puis se tournant vers Jossu et toisant Jéricho qui faisait une grimace horrible, dans la crainte d'être refusé, il répéta...

— Je crains bien qu'on ne le refuse au conseil de révision,... surtout s'il doit remplacer un beau sujet....

— Oui, il remplacera un fort bel homme.... le chasseur d'une dame que j'estime infiniment, et qui serait désespérée de perdre un domestique auquel elle tient au-delà de toute idée....

— Ah, pensa le pourvoyeur, je vois ce que c'est; la dame que le monsieur estime veut un remplaçant pour le remplaçant de son protecteur..... c'est dans l'ordre.... mais ça se paye, et il lui en coûtera mille francs de plus qu'à un autre....

Jéricho se confondant en remercîmens et en courbettes, pour le service que lui rendait Jossu, suivit le secrétaire écloppé, et laissa seuls les deux autres personnages....

— Oui, monsieur, reprit Jossu, il y a mille billevesées, mille inepties dans notre organisation, dans notre système militaire..... Nos hommes d'état em-

ployent des années entières à discuter, à enfanter des ordonnances sur la couleur d'un pantalon, la largeur d'un passe-poil, la ganse d'un schako, la longueur d'une moustache et la dimension d'un favori.... et quand ils parviennent à accoucher d'une colonne de Moniteur sur une de ces pitoyables questions, ces braves gens sont tout essoufflés, croyent avoir sauvé l'état, et font proclamer dans leurs coteries, par les plats aboyeurs de leurs journaux stipendiés, l'incommensurable profondeur de leur génie, et la reconnaissance que leur doit le pays, pour d'aussi importantes améliorations....

— Mais cependant les différens ministères qui se sont succédés depuis celui de M. Gouvion-Saint-Cyr, ont apporté dans le matériel de l'armée d'immenses modifications.

— Eh! lesquelles, pour Dieu!... vou-

lez-vous me parler du nouveau système de l'artillerie de campagne, admis chez les Anglais depuis si long-temps, et que les Allix et les Haxo ont eu toutes les peines du monde à faire adopter à notre gouvernement essentiellement temporiseur.

— Et les pantalons couleur garance...

— Bel effort!.... pourquoi, s'il vous plaît, avoir remplacé le bleu, couleur nationale et qui n'était pas sans quelque influence sur le moral d'une armée qui ne vit plus maintenant que de souvenirs, par une couleur moins agréable et beaucoup plus salissante?

— C'est une économie de trois millions....

— Attendez, avant de crier à l'économie, que vos pantalons garance aient fait seulement un mois de campagne, et vous

m'en direz de bonnes nouvelles..... ensuite pourquoi tarde-t-on à appliquer le système de percussion et celui dit à la Perkins, à nos fusils et à nos pièces... mettre des pistons aux mousquets, serait tout au plus, en donnant cela à l'entreprise, une dépense de trois francs par arme. L'usage du fusil à percussion est trop généralement répandue pour que tout ce qui s'occupe de sciences militaires, n'en reconnaisse la nécessité. Veut-on toujours en rester au fusil à pierre et faire en sorte qu'une victoire ou une défaite dépende du beau temps et de la pluie? Tenez, Monsieur, je blâme fort ce roi de France, qui dit-on paya très-cher le chimiste qui retrouva le feu grégeois, afin que celui-ci ne divulguât pas son secret. Cette philantropie est de la niaiserie toute pure... quand on est forcé de faire la guerre, il faut la faire avec tous les avantages qu'il est possible de réunir, et pousser les choses rude-

ment, brutalement... l'ennemi sait tout de suite à quoi s'en tenir; s'il se trouve trop mal des résultats de cette véhémence, il offre la paix, on l'accepte et tout est terminé... la politique et les libertés des peuples y trouvent largement leur compte.

Et, puisque nous en sommes sur l'équipement, faites-moi l'amitié de m'apprendre à quoi sert ce briquet, glaive hermaphrodite, qui n'est ni épée ni sabre, et qui, appendu à un long baudrier, vient meurtrir les mollets de nos grenadiers et de nos voltigeurs?... pourquoi ne pas lui substituer une épée à la romaine, glaive court et à double tranchant, arme terrible et d'un maniement facile, dont Marat fait l'éloge dans son journal, et dont il voulait que fussent pourvus tous les soldats de la république?... Veuillez encore me dire, pourquoi cette obstination ridicule, à conserver à nos hommes

des coiffures si pesantes et si incommodes... vos bonnets à poils et vos schakos sont la chose la plus absurde du monde... Les fantassins y établissent un magasin d'ustensiles et de comestibles qui augmentent son poids, et quand le soldat va d'un côté le schako ou le bonnet va de l'autre, de manière que le pauvre soldat est obligé de se tortiller comme un serpent et de porter sans cesse la tête et les épaules à droite et à gauche pour retrouver l'équilibre : avec un équipement aussi gênant, enlevez donc une redoute, marchez donc à la bayonnette !....

—Eh! pourtant, monsieur, nous avons fait nos prenves...

— Ces preuves sont en faveur des soldats, mais nullement en faveur du système d'équipement que j'attaque ici... j'ai vu l'autre jour un pauvre grenadier à cheval, à qui son bonnet à poils de dix-neuf

pouces de haut, avait causé à la suite d'une revue un tel torticolis, que le malheureux depuis quinze jours ne pouvait ployer la vertèbre et en avait les os maxillaires tout desemboîtés... quant au moral de nos hommes de guerre...

— Le moral de l'armée?.. il est excellent... n'êtes-vous pas de mon avis?

— C'est possible; mais c'est ce que je ne vous dirai pas, attendu que je vous connais fort peu et que je ne veux pas risquer de recevoir une toute aimable assignation de l'un de messieurs les gens du roi, pour avoir parlé avec irrévérence d'un corps constitué, car vous savez probablement que l'armée a été déclarée corps constitué. J'ai déjà subi trois mois de Sainte-Pélagie, pour la cause de l'indépendance.. c'est bien assez. Que nos gros libéraux de la rue d'Artois en fassent autant... à vous parler franchement je ne suis plus d'avis

de me faire empoigner, surtout à présent que me voilà riche.

Au reste, j'exprime seulement ici le désir que tout soldat sache bien un jour, qu'il n'est réellement que le soldat de la nation... sans parler de l'avantage politique d'une semblable conviction de l'armée, il est évident que nous y trouverions une économie d'une trentaine de millions, car alors une représentation militaire de soixante-dix mille hommes suffirait à la France, en temps de paix; surtout avec la garde nationale qui, je le suppose, rentrera bientôt en grâce, à la suite du premier changement de cabinet.

— Ma foi, monsieur, dit le marchand d'hommes ébahi, je vous admire... comme vous raisonnez de tout cela!.. n'avez-vous jamais été militaire?...

— Certainement! dit Jossu en relevant

son col et en jouant avec son lorgnon.... certainement que j'ai été militaire.

— Ah! je disais aussi... et dans quelle arme, à quelle époque, a servi monsieur?....

— En 1815... c'était le bon temps... j'ai servi pendant quarante-un jours six heures et trois minutes, dans une compagnie de la garde nationale de mon endroit qu'un drôle de préfet avait fort arbitrairement mobilisée... oh! nous avons fait une campagne superbe!... nous avons défendu vaillamment Landrecy; figurez-vous que nous tînmes, pendant trois heures et demie, contre deux compagnies de kaïserliks, appartenant au corps d'armée du prince de Lichenstein... Pour en revenir à l'équipement militaire, vous saurez que je suis en instance auprès du ministre pour obtenir la fourniture générale ou le monopole de toutes les armes à feu...

mes ateliers s'ouvriront incessamment, et en moins de trois mois, j'y ferai confectionner deux cent mille fusils et quinze cents pièces d'artillerie à vent.... de manière que, dans une nuit, les braves partisans des Saint-Barthelemy politiques pourront faire fusiller et mitrailler tous les membres du comité directeur, et même tous ces scélérats de libéraux, sans que cette petite opération trouble en rien le sommeil paisible des honnêtes bonnetiers de la rue Saint-Denis, ou des respectables aristocrates du quartier Saint-Sulpice.

XII.

L'APPRENTI MARÉCHAL DE JUDÉE.

Kalmouk aimable, pour la guerre il est parti,
Mais non sans faire ses adieux à celle qu'il a aimée...

. . . .

Mon coursier fougueux m'entraîne à la victoire...
Pars, mon coursier !... et toi, adieu, ô femme que j'aimai !

Le prince de SCHAKOFSKOÏ (*le Cosaque Poète, vaudeville russe.*)

Lorsque M. Jossu et l'homme d'affaires, descendirent chez le marchand de vin où se trouvaient réunis les recrues du raccoleur, Jéricho venait de subir l'examen du docteur choisi à cet ef-

fet par le marchand d'hommes, et on avait reconnu que sans avoir les formes athlétiques de l'Hercule Farnèse, le postulant possédait, à la rigueur, les qualités qui constituent le Jean-Jean, et qu'il était doué des facultés physiques suffisantes pour figurer sans trop de désavantage dans l'une des compagnies d'un régiment du centre et pour exécuter un par file à droite ou par file à gauche. En conséquence, le secrétaire bossu l'avait conduit auprès de ses futurs compagnons de gloire, et bien qu'avec beaucoup de répugnance d'abord, Jéricho s'était pourtant approché d'eux.

Son entrée dans l'arrière salle du cabaret avait été saluée d'un houra étourdissant : au premier coup-d'œil, les buveurs avaient remarqué que le nouvel enrôlé avait l'air excessivement simple, et qu'il serait très-facile de le faire *chanter*. Aussi l'accueil fut-il des plus gra-

cieux, et bien que la défiance de l'Israèlite ne l'eût pas abandonné malgré son désespoir, il ne put s'empêcher d'être flatté de la réception bruyamment amicale qu'on lui faisait.

Un vieux fricotteur, qui en était à son troisième engagement, l'aborda avec une sorte de solennité, en se tordant la moustache et en prenant une pose académique :

— Camarade, c'est *incombustiblement* une généreuse et noble résolution qui vous amène *parmi* nos rangs duquel je vous en fais mon compliment des plus sincères. A votre air martial et supérieur, on ne peut douter-z-un instant de la grandeur d'âme avec laquelle, relativement à la bien-venue qu'il est d'usage de payer aux amis, lorsqu'on fait z-ici-z-une entrée triomphale comme la vôtre avec laquelle vous ferez la chose... suf-

fit.... silence... vous n'avez pas besoin de me faire de remercîmens.... Garçon! un panier de douze bouteilles...

— Che avre bas l'apitude de poire, dit Jéricho, tout étourdi des complimens. Cebandant à cause de l'honneur que fous me faites et puis de la désesboir dans laquelle ze zuis..... che boirai un betit beu... à fotre santé.

— Ah! le camarade est dans le désespoir, dit un des assistans.... et peut-on savoir la cause du pourquoi?

— Ah! Dié ti ciel.... mon cœur il être déchiré en morzeaux comme celui de Chacob, quand il berdit son fils bien-aimé...

— Ah! ah! vous avez perdu un mioche... fallait en faire une autre... on s'engage pas pour ça....

— C'était pas un pedit enfant que j'avre perdu... mais un petit femme que je m'aurais marié avec elle, si un zélérat de chenne homme il l'avait pas brise pour lui.

— Il l'a épousée...

— Nein... nein... nein!...

— Bon.. bon.. mais c'est tout comme....
et alors vous n'en voulez plus...

— Chen feux plus ti tout...

— Le camarade a raison... il ne veut pas que sa femme épouse un..... cornichon! comme j'avais l'honneur de le dire dans l'instant... sentimens nobles et distingués...

— Tiens, mais y paraît tout d'même que c'est un youtre, dit un gros hêbeté

de paysan qui s'était vendu parce qu'il croyait qu'un mousquet était plus honorable à porter, et plus facile à tenir que le manche d'une charrue...

— Tais-toi, *mufle*, l'opinion politique et religieuse d'un particulier ou même d'un individu quelconque, relativement à ses idées sur la chose, doit toujours être intrinsèche et respectable pour la galerie, principalement si l'individu est bon enfant et paye à boire..... et nous sommes dans la circonstance.. ainsi, tais-toi ou gare les coups de latte.. tu n'auras le droit d'insolence, que quand t'auras comme moi évu la langue désséchée en Egipre et les pieds gelés en Russie.... d'ici-là motus... fœtus!

Le *mufle* se tut : l'ancien dragon l'aurait frotté comme il le disait : celui-ci continua :

— Et vous, mon jeune et respecta-

ble ami, souvenez-vous qu'ayant dès ce jour, quitté la classe des pékins, vous devez également quitter cet air jobard que la nature vous a doué un peu trop, et prendre cette aisance et ce chique militaire qui n'appartiennent qu'aux vrais enfans de Mars, par le résultat de la fréquentation immédiate de la bonne compagnie... c'est ce que vous trouverez ici au grand complet...... Donnez-vous la peine de vous asseoir...

Jéricho, peu habitué à la cajolerie, était tout étourdi des complimens qu'on lui adressait, et quelque répugnance qu'il eût à se trouver avec des gens qu'il avait coutume de regarder comme ses ennemis naturels, pourtant il consentit sans grande difficulté à prendre place parmi eux. Il se glissa humblement le long de la muraille et voulut se placer dans un coin.

— Non pas... non pas, reprit le vieux

rogneur de portions, mettez-vous ici, au poste d'honneur... il faut que l'*omfitrion* qui régale soit en perspective de tout le monde... Une, deux... attention au commandement... haut les armes... en joue... feu... à la santé du camarade...

Et tous les verres se choquèrent, un toast général fut porté à Jéricho, qui vraiment ne se sentait pas d'aise... le vieux troupier s'en aperçut.

— Vous voyez, camarade, c'que c'est que l'état militaire... voilà comme ça s'mène... toujours le verre à la main et surtout la chanson z'à la bouche... ça plaît z'à la beauté.

Et le discoureur se mit à fredonner :

De Suisse une duchesse
Aimait un guernadier,
Elle était dans l'ivresse
Voulant le posséder,

Lui disant je t'adore
De peur que t'en ignore.
Oh ! l' plus joli de tous nos soldats !
J'en mourrai si tu n' m'épouse pas !

— Bravo, bravo, l'ancien ! cria toute la tablée, à la santé du vieux et du nouveau camarade !

Et le choc des verres retentit de nouveau, la santé fut si rudement portée que le dragon recommença à appeler.

— Garçon ! un autre panier !

Il est probable que le vin servi à Jéricho et à ses camarades était coupé avec quelque peu d'esprit ou d'eau-de-vie, car au second verre Stéphann n'avait déjà plus sa tête à lui. Cet homme ordinairement si timide, se leva tout-à-coup, et dit :

— Mes brafes camarates, fous êtes des très-esdimables garzons... che feux fous brouver mon amidié pour fous, en fous chantant un betit gantique que che avez fait il y a teux ans pour le méchante femme qui me avre attrabé si choliment... égoutez-moi.

Et Jéricho se mit à baragouïner, en jargon juif, une sorte de psalmodie, qui ne ressemblait pas mal à une lamentation de Jérémie, le plus jovial des prophètes hébreux.

— Bien, Jéricho, bien, s'écria Jossu en entrant, bien, mon ami, tu as déjà tout le caractère du soldat français. Je te prédis que tu iras loin.

— Vous êtes pien pon, monsié Chossu, mais c'est pas l'emparras, je me zens un courage exdraortinaire, je crois que si chétais en présence des Philistins, des Amalécites, des Madianites, des Sodo-

mites, des Gomorheens, des Échyptiens, che crois que je les apîmerais tous, je ferais comme le crand Chosué, je coubrait les charrets des chevaux, che prûlerais les maisons, j'éfentrerais les femmes enceintes, ch'écraserais les petits enfans, et je ferais pendre trente-trois rois t'un seul coup, che ferais...

— Camarade, en voilà assez pour une campagne, dit l'ancien soldat. Tudieu, j'ai trente ans de service effectif, j'en ai vu de sévères indubitablement, mais les troubadours de la grande armée ne seraient que des mioches à côté de ton Josué, si on croyait les bulletins officiels de l'ancien testament.

— Che dis que celui qui le croit pas il était un mécréant, un chien, dit Jéricho qui s'échauffait visiblement...

— Oh! oh! violent guerrier, calmez-

vous... renfermez dans votre sein cette belle ardeur...... on dit que nous allons faire la conquête de la Palestine..... ça vous servira...

—Mais, au fait, dit Jossu au marchand d'hommes, savez-vous que l'on assure que l'expédition projetée pour la campagne prochaine, a un tout autre but que celui que l'on avoue, et qu'elle est destinée à aller prendre possession d'une partie de l'Egypte que nous céderait le pacha...

— Je l'ai entendu dire... mais je regarde cela comme un de ces bruits...

— Vous avez peut-être tort... je sais mieux que cela en fait de projets bizarres... Avez-vous entendu parler d'une idée fort originale qui a passé par la tête d'un ministre de S. M. britannique...

— Quelle folie !...

— Mais non !... cette idée me plaît... tôt ou tard elle se réalisera... La Judée reconstituée en royaume, cela sera piquant... quand ce ne serait que pour faire mentir la prédiction, et puis, il y aurait probablement par là quelques branches d'industrie à monopoliser.

Jéricho, dont la tête était déjà passablement échauffée, entendit la réplique de Jossu : il se leva en trébuchant.

— Monsié Chossu, dit-il, mon brafe brodecteur, est-ce qu'il être bien frai que le royaume t'Israël il va rentrer dans son gloire... et que le Mezzie il va venir tout de suite...

— Cela ne fait pas le moindre doute, mon ami... c'est une nouvelle semi-officielle, donnée par la Gazette de France... ainsi tu peux y compter comme sur les

prophéties de Mathieu Laensberg, mathématicien de Liége!

— O Jehovah! Jehovah! Dié tes armées... Dié derriple et vencheur... tes ennemis ils font donc rendrer tant la bossière... la noufelle Chérusalem il sera la reine du monde... et tes enfans i zeront encore le beuple dominateur..... ô Hierschlaïm!... Hierschlaim!

— Eh bien! camarade, dit l'ancien, vous avez joliment bien fait de prendre du service... une fois votre temps fini au régiment, qu'est-ce qui vous empêchera d'entrer au service du roi de Jérusalem... dans ses cent-suisses, par exemple... vous êtes assez bel homme pour ça...

— Fous croyez que le roi de Chérusalem il aura des cent-suisses...

— Pas de doute... il en aura peut-être même cent cinquante : un Suisse est de

rigueur à la porte d'un roi, comme un singe ou un perroquet à la fenêtre d'un grand seigneur...

— Et je bourrais être caporal dans les cent cinquante cent-suisses du zouverain de la Chudée!.....

— Je vous en donne ma parole... j'y engagerais mon honneur, jusques à la troisième capucine...

—Fous croyez!... garçon!... garçon!... encore un banier de touze pouteilles.. che me sens capaple te redablir à moi toute seul le clorieux royaume des enfans t'Israël... et che le ferai foir...

—Quand je vous disais, mes amis, que notre nouveau camarade était un sujet rempli d'excellentes dispositions... Quel dommage qu'un lapin comme celui-là eût végété dans une compagnie de bizets... c'était un vrai z'héros entortillé dans une peau de serin.

—Oui... oui... c'est un n'héros... un fameux héros... un crâne héros, crièrent tous les convives... à sa santé... vive le caporal des cent cinquante cent-suisses du roi de Jérusalem!...

Jéricho était rayonnant : de sa vie il ne s'était trouvé à pareille fête, et n'avait été si pompeusement salué : le marchand d'hommes profita du moment pour lui faire signer l'acte par lequel il aliénait sa liberté pour un espace de huit années.

—Che signerai tout ce que fous foudrez, dit Jéricho, tout abzolument et afeuglement... et quand les temps y seront accomblis, quand la noufelle Sion il aura rebarru sur la surface de la terre, si fous afez pesoin de ma brodection... fous poufez temander à tous les déâthres du boulefart Stéphann Jéricho, le marchand de lorgnettes... che fous comblerai de toutes sortes de faveurs et de... eh! oup... foilà!...

Et il prit une plume qu'on lui présenta et signa au bas de l'acte, sans même s'occuper du contenu.

— Vous pouvez être sûr de votre homme à présent, dit le marchand à Jossu... voilà comme il faut les prendre, autrement on n'en finirait pas.

— Je suis certain, disait Jossu en retournant chez sa maîtresse, je suis certain qu'Adrienne va me manger de caresses... Au fait, puisque son chasseur lui fait tant de plaisir, c'eût été une cruauté de l'en priver.

M. Jossu ne se doutait pas qu'au moment où il faisait cette réflexion, le beau chasseur la justifiait en partie auprès de celle qui portait un si vif intérêt à M. Bayonnais, intérêt dont, au surplus, le superbe chasseur était digne sous tous les rapports.

Le surlendemain de cette journée qui

avait opéré un si grand changement dans les destinées de Sara et de Jéricho, le rabbin arriva vers midi chez sa petite fille; comme de coutume il la bénit en entrant et l'embrassa avec tendresse.

— Mon enfant, lui dit-il, tu n'attendais pas ma visite, elle te surprend, mais je suis très-inquiet et je venais te demander...

— Mon père, vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux..... Oh! dites-moi vite... je tremble...

— Il ne m'est rien arrivé à moi d'inquiétant, mais... mais toi même!.... aurais-tu éprouvé quelque chose d'extraordinaire.... ta physionomie a aujourd'hui une singulière expression...

— Cher papa... vous... vous trompez... je..... c'est le plaisir de vous voir qui

me cause l'émotion.... que..... que..... j'éprouve.

Et la jeune fille pressait les mains de son aïeul et caressait ses cheveux blancs.

— Ta tendresse, reprit le vieux rabbin, est pour ma caducité ce que la manne fut pour nos pères presque mourans dans le désert... elle ranime mes facultés prêtes à s'éteindre.... elle me fait regretter cette vie qui m'abandonne..... O ma fille, puisse un coupable amour ne pas troubler mes derniers momens..... laisse-moi m'endormir en paix dans le Seigneur !...

Ici une larme coula des yeux du vieillard, il serra sa fille contre son cœur, puis il ajouta :

— Allons, je ne suis pas venu ici pour

t'attrister... ma visite a un autre but......
dis-moi... as-tu vu Jéricho?...

—Mais... oui... mon père, répondit la jeune fille avec inquiétude.... oui, je l'ai vu hier matin...

— Hier matin... mais depuis...

— Je ne l'ai pas revu...

—Cela m'étonne et m'inquiète au-delà de toute idée.... lui qui jamais ne s'absente que pour ses affaires... qui est un modèle de bonne conduite!... Je viens de passer chez lui, en me rendant ici; on m'assure qu'il n'est pas rentré depuis hier! mon inquiétude est extrême...

Sara fut soulagée... elle craignait d'abord que Jéricho n'eût parlé à son grand-père et de sa visite de la veille et des soupçons qui en avaient été le ré-

sultat; soupçons qui bientôt pour lui, s'étaient changés en une poignante certitude.

Au même instant, un bruit assez extraordinaire se fit entendre. Une des filles de boutique se disputait avec des gens qui venaient d'entrer. La jeune lingère et le rabbin passèrent dans le magasin.

Deux hommes venaient d'y entrer : tous deux étaient dans un état d'ivresse qui ne laissait rien à désirer. Ils se tenaient par le bras, et les oscillations fréquentes de leurs corps rendaient à chaque instant leur chute imminente. L'un d'eux, à la figure hâlée, aux formes vigoureusement prononcées et dont les poses étaient presque théâtrales, relevait une pendante moustache avec importance et semblait s'y cramponner lorsque son équilibre ou celui du voisin venait à se déranger : l'autre, dont les habits

étaient dans un désordre complet, avait son chapeau orné de rubans rouges, blancs et verts, et essayait d'imiter autant que possible, les manières hardies de son compagnon : lorsque Sara et son grand-père entrèrent, la demoiselle de boutique disait :

— Sortez, messieurs, sortez, ce n'est point ici un cabaret..... vous vous êtes trompé.... sortez...

— Tais-toi, péronnelle, répondait l'homme à moustaches dont chaque parole était entre-coupée d'un hoquet, tais-toi, sacredieu.... sais-tu que tu parles à un homme qui a parcouru avec facilité les quatre parties de l'atmosphère..... en passant par les Pyramides, la Bérésina, Millesimo, Tolbosk, la Bidassoa Mont-Mirail, Saint-Jean d'Acre et autres départemens circonvoisins, et en rabattant sur

Moscou, ville impériale, qu'il a brûlée pour se chauffer en déjeunant... Sais-tu que... que tu as également l'honneur de t'adresser... ou pour mieux dire... de parler devant un fameux vainqueur.... le conquérant futur de la Palestine.... devant un n'héros qui doit un jour soutenir le trône chancelant de... de...

Et celui qui devait être le soutien d'un trône, trébucha en ce moment, et eût entraîné son camarade dans sa chute, si celui-ci n'eût embrassé le comptoir, qu'il faillit renverser. Sara et ses ouvrières jetèrent un cri d'effroi : Wurtzmann s'avança.

— Que signifie donc, messieurs, dit-il avec sévérité, que signifie donc une pareille insolence..... savez-vous que je puis vous en faire repentir...

Ah ! le vieux chouan, reprit l'homme

à moustaches.... je le reconnais..... je l'ai vu à... à... Je suis sûr que c'était lui avec sa petite barbiche, qu'était le missionnaire de ces enragés de pousse-cailloux de Vendéens... de ces sauvages de révoltés, d'anti-napoléonistes, des départemens de l'Ouest et autres lieux, qu'étaient avec Laroche le Jacquelin, en 1815. Attends-moi.... ohé! les bleus.... à bas le vieux chouan!

— Camarade, répliqua l'autre, c'était bas un jhouan.... c'était un resbectable batriarche... c'était lui que je t'ai dit qui zera batriarche de Chérusalem quand la conquête il va être finie... c'était lui qui zera le grand-prêtre par ma prodection.....

— Ah! oui, les grands-prêtres, je les enmièle tous, tes grands-prêtres, jusqu'à la cent vingt-septième capucine et de-

mie....... A bas les calottins!..... je veux pas de calottins! Tiens, voilà qui me convient, en fait de patriarche.... mon cœur, voulez-vous agréer l'hommage respectable d'un ancien dragon qui a une taille de cinq pieds sept pouces; plus, des sentimens analogues et non moins prédominans à vous offrir.

Et il alongeait vers une des deux demoiselles de comptoir ses deux grands bras, dont il essayait de l'envelopper, tandis que Wurtzmann et Sara regardaient l'autre personnage avec une espèce de stupéfaction.

— Est-ce bien toi, Jéricho, dit enfin le rabbin avec une surprise toujours croissante, est-ce bien toi que je vois en cet état? ô abomination!

L'apomination il être bas de mon côté, répliqua Jéricho, il était du côté de ceux

qui m'ont trombé!... qui ont bréféré un goï à un serfiteur du frai Dieu !..

— Que veut-il dire, demanda le rabbin?...

— Mon père, répliqua la jeune Juive, tremblant que Jéricho ne parlât : Mon père, vous voyez dans quel état est ce malheureux...

— Che suis tans un meilleur état que fous, dans une beaucoup meilleur état... fous savez bien... fous savez bien...

— Mais, malheureux, reprit le rabbin auquel le rouge de la colère montait au visage, mais, malheureux, c'est toi qui es devenu un goï, un impie, tu as péché contre la loi, tu t'es mis au niveau des brutes, tu es un nouveau Nabuchodonosor...

— Qu'est-ce que c'est, dit alors le compagnon de Jéricho, qu'est-ce qui ose contrarier mon ami intime?... par ta gorge, vieux singe.... ne lui manque pas de respect.... je t'ai déjà dit que c'était un vainqueur.

— Silence, camarate, silence... che t'en brie... che fas lui barler moi-même...

Et Jéricho prit une attitude aussi imposante que possible.

— Foui, dit-il, c'est vrai, che suis un noufeau Nabuchotonosor, che suis un Nathan, un Coré, un Abiron, che suis tout ce que fous foudrez... mais c'était bas mon faute... c'était celui de fotre fille... elle m'a fait trombé... elle s'est tonnée à un enfant de Baal... elle s'est livrée à un infidèle comme Chudith à Holopherne...

— Misérable, s'écria le rabbin exaspéré, par les tables de la loi, je te défends de continuer... Oses-tu bien calomnier mon enfant, la lumière de ma vie, ma gloire, ma félicité... Raca! Raca! sors d'ici!...

— Modère-toi, papa, reprit le troupier, modère-toi... tu vas attraper une transpiration non équivoque...

— Foui, foui... inzultez-moi, reprit Jéricho... et moi che fous tirai toujours que l'apomination il était entré dans fotre maison... che fous tirai que ch'ai vu la tésolation à trafers les murs du temble... ch'ai vu un goï...

— La jalousie et l'ivresse t'égarent... imposteur, tais-toi!

— Non che suis bas imbosteur... che

tis la férité, mais le crime il restera bas imbuni... tous les fléaux tomberont sur fotre maison... l'anche exterminateur la fisitera... elle sera frabbée de la lèpre, de la beste, de la famine, de la guerre, de tous les plaies d'Egypte... et che zerai triomphant barmi les forts d'Israël... che serai caboral des cent-suisses du roi de Sion...

Le rabbin avait repris son sang-froid; examinant attentivement Jéricho, il vit bien que quelque chose d'extraordinaire s'était passé en lui, mais il vit bien aussi qu'il était inutile de lui demander en ce moment l'explication de sa conduite.

— Jéricho, lui dit-il, mon ami, je ne sais quel motif peut t'engager à te comporter de la sorte, mais crois-moi reviens à la maison tu te reposeras, et lorsque ta tête sera un peu calmée, alors tu

m'expliqueras ce que tout cela signifie...

— Che rendre plus chamais à la maison... ma maison, à brésent, c'était les tentes de Juda... che suis soldat...

— Tu es soldat!...

— Eh bien! pékin, qu'y a-t-il là de surprenant, dit l'ancien dragon; ce jeune homme relativement à la superficie n'a pas l'air d'un héros, et cependant c'en est un... il ne s'en doutait pas, c'est moi que je l'ai découvert hier soir entre deux bouteilles à quinze, et c'est pour en faire part à ses amis et connaissances, que nous avons fait la présente étape...

— Serait-il vrai?... mais, non... non...

— C'était frai, che vous dis... che afais hier matin... le désesboir dans l'âme... che foulais me tuer... che foulais mou-

rir... et che me zuis engaché... c'est-à-tire que je me suis fendu, par resbect pour les saints commandemens... et je dois bartir tout suite, tout suite, à le dépôt, pour Toulon.

— Oui, reprit le troupier, il sert maintenant le roi de France, et ça vaut mieux que servir la messe dans une synagogue... entendez-vous patriarche à l'ail... à présent, l'ami, que tu as fini ton conte, allons-z-ut, en route... défilons la parade géométriquement et cubiquement...

— Jéricho, je te défends de sortir, dit le rabbin...

— Che vous temante bien parton... mais che fas rechoindre le réchiment...

— Et si vous avez des réclamations à faire, reprit le camarade, passez au bureau de M. Beausoleil, marchand de chair

humaine, rue Jean-Pain-Mollet, au premier en descendant du ciel... vous verrez la chose...

— Et fous verrez les camarates qui fous diront tous que che zuis à brésent le fainqueur des fainqueurs... ah Dié! ça faut bien mieux que de fendre des lorgnettes... et puis on chante toute la chournée :

Ah ! quel blaisir d'être zoldat,
Ah! quel blaisir d'être zoldat...

— Papa Wurtzmann, encachez-fous!... moi che zuis gai gomme un binson à brésent... fous chanterez aussi toute la chournée...

Y a blus d' blaisir que d' baine,
La prique dondaine
A borter le mousquet,
La prique dondé...

Et Jéricho s'accompagnait des pieds et des mains en chantant ce refrain qu'il accommodait à sa guise. Wurtzmann le regardait avec compassion.

— Tu ne sortiras pas Jéricho, répéta-t-il, je te le défends encore...

— Qu'est-ce que c'est, vieux satrape, répondit le troupier... tu oses t'opposer à la marche triomphale du vainqueur de la Palestine et de Capharnaüm... range-toi... ou je démolis toute ta boutique...

— Mon père, mon père, laissez-les.... laissez-les... je vous en supplie... vous irez à l'endroit que l'on vient de vous indiquer... là vous saurez tout... mais ne vous exposez pas aux mauvais traitemens de ces hommes... s'écria la jeune lingère effrayée...

— Foui... foui... reprit Jéricho, fenez

papa Wurtzmann... fenez demain... fous trinquerez avec les camarates... et, si fous foulez, fous entrerez dans les cent-suisses du roi de Chérusalem.... Adieu.... adieu, au refoir !...

Et il sortit avec son compagnon qui s'éloigna en chantant :

Ah ! quel plaisir d'être troupier,
Ah ! quel plaisir d'être troupier,
On mange à la gamelle,
Puis l'on rigolle avec le prêt.
Ah ! quel plaisir !
Ah ! quel plaisir !
Ah ! quel plaisir d'être troupier !

et Jéricho, essayant de traduire dans son langage barbare, l'improvisation poétique du grognard, criait à tue-tête :

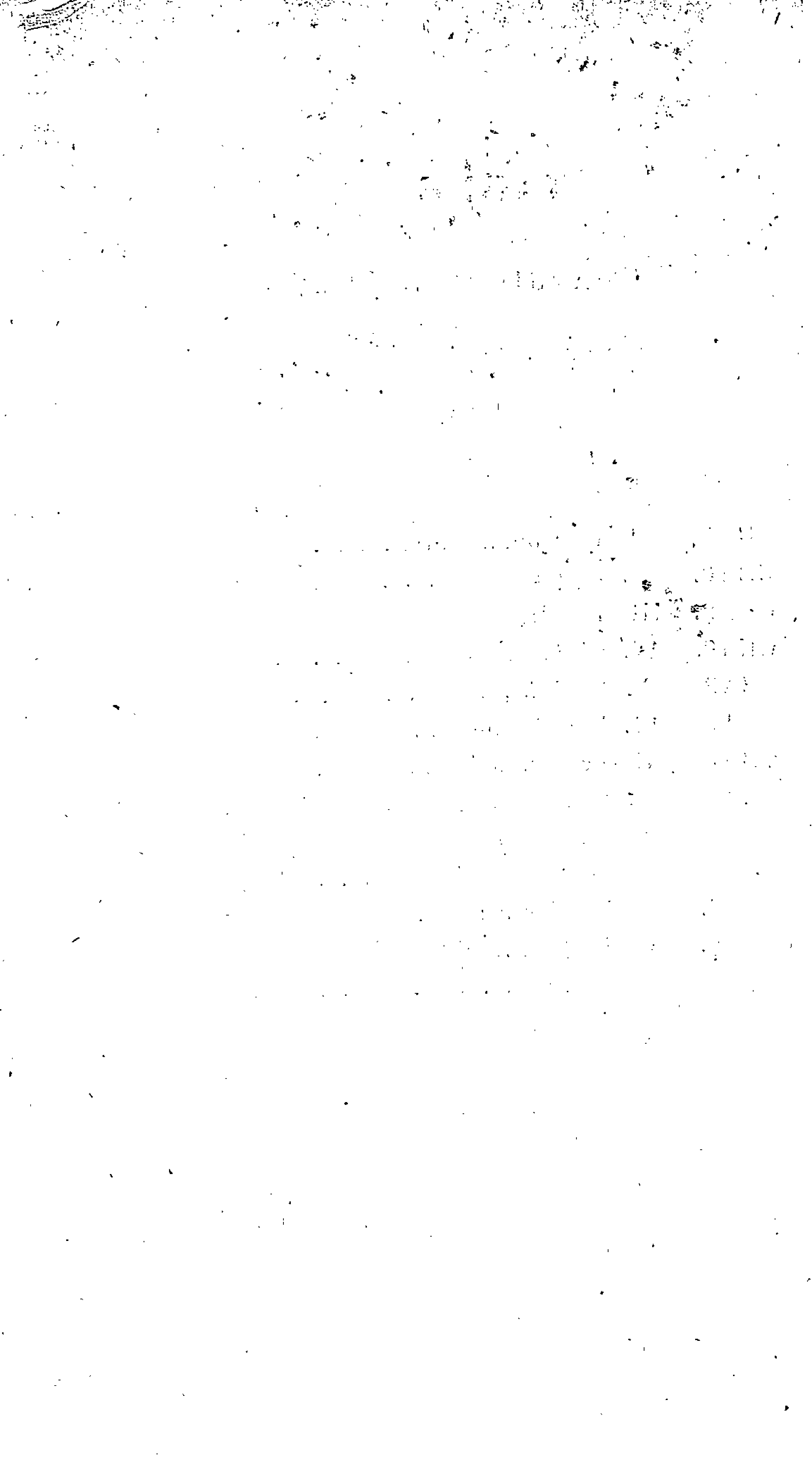
Arh was *aïn narhéss balmérhumé* tzou saïn . . .
Arh was *aïn narhéss !*
Arh was *aïn narhéss ! Balmerhumé* tzou saïn...

Wurtzmann désespéré le laissa partir, puis se levant tout-à-coup, il s'écria : Mon fils est tombé dans la fosse aux lions... je ne quitterai pas mes sandales que je ne l'en aie tiré... — Et il suivit de loin Jéricho.

FIN DU TOME IV.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.





ON TROUVE CHEZ LES MEMES ÉDITEURS :

HISTOIRE populaire de Napoléon et de la Grande Armée, par Horace RAISSON; 10 vol. in-18; ornés de 20 Vignettes gravées par COUCHÉ fils.

Prix de chaque vol. . . . . . 75 c.

Par la poste . . . . . . 90 »

WEIT-WEBER, traditions du Temps passé, traduites de l'allemand, par l'Abbé de l'ÉCLUSE :

1re livraison. ADOLF DE DASCHBURG : 5 vol. in-12.

La 2e livraison paraîtra le 1er mai.

E.-T.-A. HOFFMANN : œuvres complètes, traduites par MM. Thédore TOUSSENEL et le traducteur des romans de WEIT-WEBER.

1re livraison : Le Pot d'Or. — La Nuit de Saint-Sylvestre. — La Princesse Brambilla. — 4 vol. in-12.

La 2e livraison est en vente.

Imprimerie de SELLIGUE, rue des Jeûneurs, n. 14.







